

De l'histoire sociale au « tournant linguistique » dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980

In: Genèses, 7, 1992. pp. 163-193.

Citer ce document / Cite this document :

Eley Geoff, Charlot Michel. De l'histoire sociale au « tournant linguistique » dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980. In: Genèses, 7, 1992. pp. 163-193.

doi : 10.3406/genes.1992.1113

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_7_1_1113

De l'histoire sociale au « tournant linguistique »

dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980

Geoff Eley



1. Eric J. Hobsbawm, "From Social History to the History of Society", *Daedalus*, n° 100, 1971, p. 43.

2. Plusieurs articles de la fin des années 1970 participent à cette polémique. Parmi les plus fréquemment cités : Elizabeth Fox Genovese, Eugene Genovese, "The Political Crisis of Social History: A Marxian Perspective", *Journal of Social History*, n° 10, 1976, p. 205-220 ; Gareth Stedman Jones, "From Historical Sociology to Theoretical History", *British Journal of Sociology*, n° 27, 1976, p. 295-305 ; Lawrence Stone, "History and the Social Sciences in the Twentieth Century", in Charles F. Delzell (éd.), *The Future of History*, Nashville, 1977 ; Tony Judt, "A Clown in Regal Purple: Social History and the Historians", *History Workshop Journal* [ci-après *HWJ*], n° 7, Spring 1979, p. 66-94 ; Lawrence Stone, "The revival of Narrative", *Past & Present* [ci-après *P & P*], n° 85, p. 3-24, November 1979 [trad. française : « Retour au récit ou réflexions sur une Nouvelle Vieille Histoire », *le Débat*, n° 4, septembre 1980, p. 116-142] ; Geoff Eley, Keith Nield, "Why Does Social History Ignore Politics?", *Social History* [ci-après *SH*], n° 5, 1980, p. 249-271.

EN 1971 Eric Hobsbawm déclarait que « la période était bonne pour faire de l'histoire sociale¹ ». Dix ans plus tard il en allait encore ainsi malgré quelques tiraillements et la tendance chez certains à trouver que le domaine était en crise. La caractéristique principale était la croissance continue de l'activité de recherche et, dans ce contexte, des désaccords d'orientation étaient sans doute dans l'ordre des choses. Que des spécialistes d'histoire sociale aient entre eux des débats sur la théorie et la méthode était plutôt un signe de bonne santé et seuls les tenants d'une conception étroite et sectaire de ce que devait être l'orientation correcte de l'histoire sociale pouvaient s'inquiéter de pareilles contradictions².

Dix ans de plus s'étant écoulés, il est plus difficile de conserver cet optimisme. Je ne suis pas le seul à discerner une évolution générale du discours et de la pratique de la profession, de l'histoire « sociale » à l'histoire « culturelle », laquelle s'est opérée par le biais de ce qu'il est convenu de nommer le « tournant linguistique ». Manifestement, cette observation demande à être précisée mais on trouve un bon baromètre de la tendance de l'historiographie en la personne de Gareth Stedman Jones. Depuis sa critique stimulante des penchants libéraux et des présupposés positivistes de l'historiographie britannique, en 1967, jusqu'à une série d'essais critiques ou de recherches personnelles au milieu des années 1970, Stedman Jones poursuivait le projet d'une « histoire non empiriste » et « fondée en théorie » cette théorie étant marxiste, ouverte, et naturellement matérialiste, au sens où l'entendait alors la problématique généralement acceptée de l'histoire sociale. Pour beaucoup d'historiens ce fut donc une surprise de voir qu'en 1983 Stedman Jones semblait se rallier à une forme d'analyse linguistique nettement non matérialiste au sens classique du terme et remettre en question les présupposés de l'histoire sociale. Mais depuis lors les choses ont beaucoup évolué. Les formulations relativement



3. Cf. les travaux suivants de G. Stedman Jones : "History: The Poverty of Empiricism", in Robin Blackburn (éd.), *Ideology in Social Sciences. Readings in Critical Social Theory*, London, 1972, p. 96-115 ; "Class Struggle and the Industrial Revolution", *New Left Review*, n° 90, March-April 1975 ; "Society and Politics at the Beginning of the World Economy", *Cambridge Journal of Economics*, n° 1, 1977, p. 77-92 ; "Class Expression versus Social Control? A Critique of Recent Trends in the Social History of 'Leisure'", *HWJ*, n° 4, Autumn 1977, p. 162-170 ; "From Historical Sociology to Theoretical History", *op. cit.* L'article sur le langage est "Rethinking Chartism", in G. Stedman Jones, *Languages of Class. Studies in English Working-Class History 1832-1982*, Cambridge, 1983, p. 90-178. Sur la trajectoire de Stedman Jones, cf. l'introduction de *Languages of Class*, p. 1-24.

4. Ithaca-London, 1980.

5. *HWJ*, n° 1, Spring 1976, p. 4-8.

6. *HWJ*, n° 3, Spring 1977, p. 1-4.

7. *HWJ*, n° 10, Autumn 1980, p. 1-5.

8. *HWJ*, n° 14, Autumn 1982, p. 106-119.

9. *HWJ*, n° 15, Spring 1983, p. 1-3.

10. *HWJ*, n° 22, Autumn 1986, p. 185-192.

11. *HWJ*, n° 17, Spring 1984, p. 125-149 ; n° 23, Spring 1987, p. 1-19 et 165-173.

12. *HWJ*, n° 28, Autumn 1989, p. 148-154.

13. *HWJ*, n° 27, Spring 1989, p. 1-65.

14. *HWJ*, n° 28, Autumn 1989, p. 1-87. Cf. aussi l'éditorial rétrospectif, "Ten Years after", n° 20, Autumn 1985, p. 1-4, qui situe cette évolution dans le cadre politique du thatchérisme. On observe le même déplacement dans la *Radical History Review*, du numéro sur l'histoire marxiste britannique (n° 19, Winter 1978-1979) à celui sur "Language, Work and Ideology" (n° 31, 1985). Il est intéressant de noter que le numéro "Sexuality in History" (n° 20, Spring-Summer 1979) ne témoigne guère de nouvelles perspectives. Un article clé a été la discussion par Donald Reid de "The Night of the Proletarians. Deconstruction and Social History", *Radical History Review*, n° 28-30, 1984, p. 445-463.

15. Cf. E. P. Thompson, *The Poverty of Theory and Other Essays*, London, 1978 ; et le débat autour de Richard Johnson, "Thompson, Genovese, and Socialist-Humanist History", *HWJ*, n° 6, Autumn, 1978, p. 79-100. Parmi les autres contributions, Perry Anderson (*Arguments within English Marxism*, London, 1980) et le débat entre Stuart Hall, Richard Johnson et Edward Thompson au *Thirteen History*

prudentes de Stedman Jones sont dépassées et remplacées par une opposition plus radicale entre « déconstructeurs » et matérialistes tenaces³. Naturellement, l'histoire sociale à la fin des années 1960 n'a jamais été totalement unifiée. Mais une certaine notion de la détermination sociale, conceptualisée sur la base de la vie matérielle, que ce soit en termes de démographie, d'économie politique, de procès du travail, de sociologie de classe ou de culture de classe, fournissait les bases d'une approche commune. Or, à la fin des années 1980, tout au contraire, il semble qu'un partage se soit opéré dans cette mouvance entre, en gros, ceux qui ont remis en cause leur point de vue jusqu'à radicalement subvertir la cohérence et la fonction de détermination de la catégorie de social, et ceux qui continuent de défendre la forme d'histoire sociale matérialiste dans laquelle ils se sont formés.

De ce point de vue, l'histoire sociale est devenue l'un des exemples d'une incertitude épistémologique générale qui caractérise une bonne part de la vie universitaire et intellectuelle dans les disciplines littéraires et les sciences sociales à la fin du XX^e siècle. Cette évolution est peut-être plus marquée en Grande-Bretagne et en France qu'en Allemagne et aux États-Unis et est plus centrale en littérature et en anthropologie qu'en sociologie et dans les sciences sociales plus « dures ». Ce n'est pas un hasard si les discussions les plus radicales et les plus influentes se sont produites dans des secteurs qui manquent de traditions contraignantes – comme c'est particulièrement le cas des études féministes et du domaine naissant des études culturelles (*cultural studies*).

Il est difficile de donner une périodisation précise de ce mouvement. On constate rétrospectivement que la première vague d'essais dressant un bilan et engageant une polémique – ceux de Fox-Genovese et Genovese, de Stedman Jones, de Stone, et de Judt – n'était pas touchée par le poststructuralisme et s'en

tenait à une forme de matérialisme connue. Nous pourrions faire la même remarque à propos de nombreuses autres prises de position programmatiques : les premiers éditoriaux de nouvelles revues comme *Social History* et *History Workshop Journal* lancées toutes deux en 1976, et le panorama de l'historiographie américaine dirigé par Michael Kammen, *The Past Before us*⁴, par exemple. Cette phase de réflexion se rattache beaucoup plus à la grande période d'expansion de l'histoire sociale après les années 1960 qu'à l'actuelle période d'incertitude et d'instabilité, puisqu'elle conservait intacts les présupposés matérialistes de cette première période. En outre, une étude systématique de revues historiques plus anciennes – telles que *Past and Present*, *Journal of Interdisciplinary History*, et plus encore des revues générales publiant aussi des articles d'histoire sociale, comme le *Journal of Modern History* ou l'*American Historical Review* – montrerait, je crois, un égal manque d'intérêt pour les théories littéraires et linguistiques.

Mais les choses commencèrent à changer vers 1980 et cette évolution pourrait s'observer dans les revues les plus jeunes comme *HWJ* (*History Workshop Journal*), *SH* (*Social History*) et la *Radical History Review*. On pourrait, par exemple, comparer les éditoriaux des débuts de *HWJ* sur « L'histoire féministe » et « Sociologie et histoire »⁵ ainsi qu'un autre, des débuts lui aussi, sur « L'histoire économique britannique et la question du travail »⁶, qui s'inscrivent dans le prolongement des ruptures matérialistes des années 1960 (et restent influencés par Edward Thompson, Eric Hobsbawm et d'autres), avec, d'autre part, l'éditorial sur « Langage et histoire »⁷, plusieurs années plus tard, qui prenait quelques distances avec ce matérialisme des origines. On pourrait ensuite suivre la trajectoire parcourue : le changement de sous-titre de *History Workshop Journal* qui devient une « Revue d'historiens socialistes et féministes », la publication au même moment d'un guide in-

titulé « Foucault à l'intention des historiens » de Jeffrey Weeks⁸ ; un éditorial sur « Culture et division sexuelle »⁹ ; les débuts de la nouvelle critique littéraire féministe avec des essais de Mary Poovey et Joan Scott¹⁰ ; l'entrée progressive de la psychanalyse, dans les études de Sally Alexander, de Laura Mulvey et T.G. Ashplant¹¹, puis un dossier de quatre articles sur « Psychanalyse et histoire », suivi d'une réponse de Jacqueline Rose¹² ; un autre dossier sur « Langage et histoire », comprenant un article très sévère de Peter Schöttler sur « Les historiens et l'analyse du discours »¹³ ; et, tout récemment, un dossier sur la Révolution française qui est très nettement « culturaliste » dans le sens où on l'entend actuellement en littérature et en linguistique¹⁴.

Mon interprétation est que dans une grande mesure, on a là le reflet d'un processus de réflexion critique interne à une génération. La sortie de revues comme *HWJ*, *SH* et *RHR*, et la consolidation et le renouvellement d'autres revues, comme *International Labor and Working-Class History*, furent les signes de l'entrée en scène de la génération formée dans les années 1960 et au début des années 1970 et de son exigence d'espace institutionnel dans les conditions d'une histoire sociale en forte expansion. Le tournant vers une histoire culturelle inspirée de la linguistique à la fin des années 1970, impulsé à la fois par des évolutions du contexte politique et des prises de position théorique autonomes, qui s'observent le plus nettement avec le féminisme et l'histoire des femmes, est le signe d'une rupture de ce large consensus à l'intérieur de la génération en question. En un sens, ces tensions se sont exprimées aussi dans la théorie pure, comme lors des attaques acerbes contre le « marxisme structuraliste » qui a dominé la vie intellectuelle de gauche en Grande-Bretagne pendant la plus grande partie des années 1970¹⁵. En outre, la place de cette génération et de ses désaccords fut mise en relief par la réduction sévère du nombre des diplômés



Workshop à Oxford en décembre 1979, publié dans Raphael Samuel (éd.), *People's History and Socialist Theory*, London, 1981, p. 375-408. Remarquons qu'un quatrième intervenant, une féministe, devait initialement participer au débat, mais s'est retirée, car le ton général rendait sa présence inappropriée. De nombreux autres commentaires ont suivi, mon préféré étant ceux de Susan Magarey, "That Hoary Old Chestnut, Free Will and Determinism: Culture versus Structure, or History versus Theory in Britain", *Comparative Studies in Society and History* [ci-après *CSSH*], vol. 29, 1987, p. 626-639.

16. Cf. "Problems in Social History: A Symposium", *Theory and Society*, n° 9, September 1980, p. 667-681.

17. Ceux-ci devaient d'ailleurs atteindre un sommet particulièrement désagréable et préoccupant quelques semaines plus tard, lors du 13^e *History Workshop* à Oxford, en décembre 1979.

18. On ne trouve aucun indice dans la publication de l'intensité et du caractère explosif de ce débat.

19. William H. Sewell, *Work and Revolution in France. The Language of Labor from the Old Regime to 1848*, Cambridge [*Gens de métiers et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier, 1983].

20. Francis G. Couvares, "Telling a Story in context: or, What's Wrong with Social History", *Theory and Society*, n° 9, 1980, p. 675.

21. En français dans le texte.

22. Charles Tilly, "Two Callings of Social History", *Theory and Society*, n° 9, 1980, p. 681.

23. Louise A. Tilly, "Social History and its Critics", *ibid.*, p. 670.

24. *Women, Work, and Family*, New York, 1978 ; *Gender and the Politics of History*, New York, 1989.

25. Le premier de ces ouvrages a pour auteurs Louise Tilly et Joan Scott, le second rassemble les articles postérieurs de Joan Scott et témoigne d'une prise de distance intellectuelle frappante.

d'histoire à la fin des années 1970 et au début des années 1980. C'est principalement pour cette raison que la génération suivante a eu fort peu d'occasions de faire entendre sa différence, contrairement, on peut le supposer, à celle qui a terminé ses études à la fin des années 1980 et au début des années 1990, qui aura beaucoup de choses à dire dans le domaine de l'histoire des sexes et des études culturelles.

Si je devais choisir un moment particulier qui mette bien en évidence ce phénomène de génération, ce serait une journée de discussion passionnée qui s'est tenue à l'université de Michigan sur le thème « Origines et perspectives de l'histoire sociale¹⁶ ». Elle avait réuni un grand nombre de personnalités influentes, parmi lesquelles James Cronin, David Levine, John Merriman, Joan Scott, William Sewell et Edward Shorter. La rencontre avait pour but précisément d'examiner les quatre bilans mentionnés plus haut de Fox-Genovese et Genovese, de Stedman Jones, Stone et Judt, bien qu'il fût vite clair qu'une bonne partie de la discussion tournait en une réplique aux attaques personnelles de Tony Judt. Au fil du débat, il fut de plus en plus souvent parlé des insuffisances du « marxisme vulgaire », par quoi semblait être désignée l'étude quantitative de l'expérience quotidienne et de la vie matérielle, et du besoin de lui substituer « une forme plus complexe d'histoire culturelle ». Il fut aussi souvent fait référence aux développements théoriques en Europe et notamment aux débats britanniques¹⁷, soit à propos des interventions des anthropologues présents (Michael Taussig et Bernard Cohn), soit à propos de celles du présent auteur. Et si la théorie en question passait généralement pour marxiste ou féministe-marxiste, il s'agissait en fait d'une critique anti-réductionniste encore en gestation qui allait saper la problématique marxiste telle que nous la comprenions alors. Et bien que la discussion se soit généralement déroulée dans un esprit d'ouverture et ait

donné lieu à de nombreuses clarifications constructives, elle devait se terminer sur une intervention acrimonieuse de Charles Tilly (dirigée contre certaines affirmations de William Sewell), au cours de laquelle il réaffirma sans ambages la primauté « de la recherche sociologique dure » que la conférence avait apparemment été réunie pour défendre¹⁸. Manifestement, l'enjeu était important.

Avec le recul, on comprend que ce fut là un moment tout à fait révélateur. Avant la fin de la même année, paraissait le livre de William Sewell, *Work and Revolution in France*¹⁹, Joan Scott partait pour l'université de Brown où elle allait lancer une réflexion poststructuraliste, tandis que Charles Tilly continuait de défendre l'approche ancienne. Mentionner ces noms, c'est donner la mesure des changements, puisque en collaboration avec Tilly, dans les années 1960, Scott et Sewell avaient probablement été les principaux représentants de l'union de l'histoire et de la sociologie dans le domaine de l'histoire de l'Europe, et qu'ils mettaient maintenant l'accent sur les insuffisances de cette nouvelle histoire sociale. Le discours des spécialistes d'histoire sociale montrait des signes de désobéissance, franchissait les frontières des disciplines et les garde-fous qu'on avait cru assurés. Comme Couvares devait l'écrire dans sa communication à la rencontre de Michigan (on remarquera le curieux vocabulaire) : « Ces nouvelles ribaudes de l'anthropologie culturelle que sont la "description détaillée (*thick description*)" et la sémiotique menacent chaque jour de noyer l'essentiel, de déplacer les termes de référence²⁰. » Pourtant les traces écrites de cette réunion ne disent pratiquement rien de cette nouvelle histoire intellectuelle. Charles Tilly note bien l'effet stimulant des « recherches anthropologiques, [...] de l'étude des mentalités²¹, et [...] d'analyses marxistes plus rigoureuses », mais semble croire que le même projet peut se poursuivre comme : « biographie collective, quantification, méthodes

scientifiques et études rigoureuses du comportement quotidien ». Il convenait simplement de mieux relier cette approche « au programme dominant en histoire » et de l'exprimer en un langage que d'autres historiens puissent comprendre. Sur le terrain où il se place, la description que donne Tilly des « deux vocations » de l'histoire sociale est inattaquable : « se demander comment le monde dans lequel nous vivons s'est constitué, et comment sa mise en place a affecté la vie quotidienne des simples gens ; se demander ce qui aurait pu advenir de la vie de tous les jours aux principaux moments de choix historique et examiner pourquoi et comment ce qui est effectivement arrivé l'a emporté sur d'autres possibles²² ».

Mais tant que la construction culturelle de ces phénomènes reste négligée (et qu'on ne met pas en question des catégories comme « la vie de tous les jours » et « les simples gens »), on ne peut se satisfaire d'une telle formulation. De même, la problématique du travail proposée par Louise Tilly ne peut qu'être partagée²³. Mais il est clair, chez elle aussi, que cette reconceptualisation doit se conduire sur un terrain sociologique particulier. En ce sens, *Women, Work and Family* de Louise Tilly et Joan Scott et *Gender and the Politics of History*²⁴ de Joan Scott sont bien plus éloignés l'un de l'autre que ne le laissent penser les dix années qui séparent leur date de publication²⁵.

Ainsi nous sommes entrés dans des temps nouveaux. Ce qui me frappe dans cette conjoncture, c'est de voir à quel point les historiens cherchent à devenir leurs propres théoriciens. Cela ne me semble pas avoir été autant le cas dans les années 1960, lorsque l'histoire sociale était plus éclectique et plus dépendante de la sociologie (et parfois de l'anthropologie) et que les emprunts les plus conscients faits aux sciences sociales concernaient moins la théorie proprement dite que la méthodologie (comme dans le cas de la démographie, de l'histoire familiale, des études de mobilité



26. Cf. notamment, G. Stedman Jones, "History: The poverty of Empiricism", *op. cit.* ; "Class Expression versus Social Control", *op. cit.* ; et "From Historical Sociology to Theoretical History", *op. cit.* Le meilleur exemple général sur ce point est *Past and Present* entre la fin des années 1950 et la fin des années 1960, où la génération de marxistes britanniques qui, pour la plupart, quittèrent le parti communiste en 1956-1957, se tourne vers une théorie sociale non marxiste. Philip Abrams et E. Hobsbawm jouèrent un rôle central dans les échanges avec la sociologie et Jack Goody, Peter Worsley, Keith Thomas et Hobsbawm, encore, avec l'anthropologie.

27. Cf. G. Stedman Jones, "Class Expression", *op. cit.* ; Terrence J. MacDonald, "The Problem of the Political in Recent American Urban History", *SH*, n° 10, 1985, p. 323-345 ; Craig J. Calhoun, "'Community': Toward a Variable Conceptualization for Comparative Research", *SH*, n° 5, 1980, p. 105-129 ; Peter Gatrell, "Historians and Peasants: Studies of Medieval English Society in a Russian Context", *P & P*, n° 96, August 1982, p. 22-50.

28. Cf. W. H. Sewell, *Work and Revolution in France...*, *op. cit.*, p. 10-13 [trad. française, p. 27-30]. Cf. aussi Bernard S. Cohn, "History and Anthropology: The State of Play", *CSSH*, n° 22, 1980, p. 198-221 et "History and Anthropology: Towards a Rapprochement?", *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 12, 1981, p. 227-252 ; Hans Medick, « "Missionnaires en canot". Les modes de connaissance ethnologiques, un défi à l'histoire sociale », *Genèses*, n° 1, septembre 1990, p. 24-46 ; Gerald M. Sider, *Culture and Class in Anthropology and History: A Newfoundland Illustration*, Cambridge, 1986.

29. J. Scott, *Gender and the Politics of History*, *op. cit.* En ce qui concerne Richard Johnson, cf. notamment "Thompson, Genovese, and Socialist-Humanist History", *op. cit.* ; "Culture and the Historians", *op. cit.* ; et "Three Problematics: Elements of a Theory of Working-Class Culture", in John Clarke, Chas Critcher, Richard Johnson (éds.), *Working-Class Culture. Studies in History and Theory*, London, 1979, p. 41-71 et 201-237 ; "What is Cultural Studies Anyway?", *Social Text*, vol. 16, Winter 1986-1987, p. 38-80. Scott et Johnson ont tous deux commencé leur carrière dans les années 1960 en cultivant une relation dépendante à la sociologie du type de celle qu'a critiquée Stedman Jones. Cf. J. Scott, *The Glassworkers of Carmaux: French Craftsmen and Political Action in a Nineteenth-Century City*, Cambridge, Mass., 1974 [trad. française : *les Verriers de Carmaux : la naissance d'un syndicalisme*, Paris, Flammarion, 1982] ; R. Johnson, "Educational Policy and Social Control in Early-Victorian England", *P & P*, n° 49, November 1970, p. 96-119.

sociale, de l'histoire urbaine et j'en passe). De ce point de vue, les études de Stedman Jones de 1967 à 1976, en appelant les historiens à mettre fin à leur rapport subalterne vis-à-vis des sciences sociales et à produire une théorie à eux, se révélaient perspicaces²⁶. Depuis, à vrai dire, quelques historiens ont pris Stedman Jones au mot. Dans les années 1970, cela prit en partie la forme d'un retour à Marx, ou à des théoriciens marxistes hétérodoxes comme Gramsci. Cela se produisit aussi par le biais d'une critique des pratiques sociologiques des historiens en resituant certains concepts, comme celui de « contrôle social », ou encore de « communauté », dans leur problématique d'origine et en mettant à plat les différentes significations qui pourraient parasiter leur utilisation²⁷. Une attirance pour l'anthropologie plutôt que pour la sociologie faisait certainement partie de cette démarche d'ensemble, tendance qui s'observait déjà dans le nouveau point de vue qui aboutit au *Work and Revolution in France* de Sewell, et qui devait encore s'accentuer au fur et à mesure que l'anthropologie elle-même s'historicisait au cours des années 1980²⁸. Mais, à mon avis, les domaines les plus marquants d'un tel effort théorique indépendant furent ceux où les emprunts à critiquer sont les plus difficiles du fait de l'absence d'une pratique à rationaliser et d'une théorie à emprunter, là où, pourrait-on dire, l'innovation, l'initiative sont situées au cœur même des processus de production de savoir, c'est-à-dire dans les secteurs à proprement parler « sans disciplines » de la théorie féministe et de l'histoire des femmes d'une part, des études culturelles d'autre part. Bien sûr, nulle théorie ne sort jamais du néant et l'on pourrait m'objecter que les historiens de ces domaines ne sont pas moins dépendants des théories externes que leurs prédécesseurs. Tout simplement, il s'agit d'un autre type de théorie, de nature littéraire plutôt que scientifique et sociale. Mais ce n'est pas un hasard si plusieurs des influences déterminantes en ce domaine, comme Foucault et Stuart Hall, se

distinguent précisément par leur refus des classifications imposées par les disciplines (Foucault était-il historien ?). Je suis personnellement convaincu que les historiens prennent une part beaucoup plus active dans ce nouveau débat théorique que dans l'ancien. Joan Scott et Richard Johnson en sont de bons exemples²⁹.

Donc, malgré le scepticisme de Peter Novick³⁰, certains faits prouvent bien que les historiens en général ont entretenu de fructueux rapports avec le courant du poststructuralisme français et ses interprètes anglo-américains. Il est significatif que cette influence se soit récemment étendue au-delà de revues comme *HWC* et *RHR* pour se manifester dans les principaux organes des historiens d'Amérique du Nord : de manière différente, *AHR* aussi bien que *JMH* (*Journal of Modern History*) ont accordé une place généreuse aux discussions qui se développent à propos des effets du « tournant linguistique³¹ ». Il est vrai que cela a mis en évidence les désaccords des historiens de la pensée (*Intellectual historians*), c'est-à-dire ceux qui sont les plus directement concernés par le langage et la textualité au sens le plus fort et le plus formaliste du terme. Mais il ne fait pas de doute que ces idées circulent beaucoup plus largement, influençant la pratique intellectuelle et, à coup sûr, la rhétorique dans de larges secteurs de l'histoire politique et sociale. Ainsi le domaine de l'Allemagne moderne, pour prendre un autre exemple, ne s'est pas signalé par son radicalisme théorique et méthodologique depuis une trentaine d'années bien qu'il y ait pu y avoir des groupes de radicaux en son sein. L'organe « officiel » des historiens germanistes nord-américains, *Central European History* (*CEH*), a été un débouché utile pour la recherche monographique et spécialisée mais est rarement allé au-delà d'une position moyenne et sans risques. A part un ou deux comptes rendus et peut-être un ou deux articles, il n'y eut rien de publié qui fût explicitement d'orientation marxiste

jusqu'au débat Feldman-Abraham dans la dix-septième année d'existence de la revue et encore l'intention était-elle d'en nier la légitimité. A part un article désormais classique de Renate Bridenhal en 1973 et trois autres articles traitant empiriquement des femmes, il fallut attendre la seizième année pour avoir un article explicitement féministe. Même avec les critères les plus généreux, la revue pendant ses vingt premières années (1967-1987) n'a guère consacré en moyenne qu'un article par an à l'histoire sociale. Mais entre-temps le terrain se dérobait. L'existence sur la côte Est depuis les années 1970 d'un groupe d'études historiques sur les femmes en Allemagne en est un signe, avec une conférence à Rutgers en avril 1986 sur « La signification de la différence des sexes (*gender*) dans l'histoire allemande », qui s'efforça de secouer les idées habituelles et d'imprimer un nouveau cours. Sur la fin de la décennie, le tournant linguistique avait aussi été pris. Une conférence consacrée à une « Ré-évaluation du Troisième Reich » à l'université de Pennsylvanie en avril 1988 parvint encore à contenir ces influences mais, vers 1989-1990, une série de faits manifestaient le changement : un petit symposium à Chicago en octobre 1989 sur l'interdisciplinarité en histoire allemande (« Problèmes théoriques et méthodologiques du postmodernisme ») ; une conférence-bilan importante sur le *Kaiserreich* à l'université de Pennsylvanie en février 1990, qui fut organisée en grande partie autour des problèmes de la division sexuelle et des implications du tournant linguistique ; une autre conférence importante à Toronto en avril sur « Élections, politique de masse et changement social », où l'essentiel de la discussion précédente se poursuivit ; et une rencontre importante à UCLA en avril sur les représentations du nazisme et la « solution finale » (« Limites de la représentation historique et artistique ») où Derrida fit son entrée dans l'histoire de l'Allemagne. En fait, *CEH* vient d'être relancé par un numéro spécial qui contient les rapports du symposium de Chicago.

Le panorama actuel



30. Peter Novick, *That Noble Dream. The "Objectivity Question" and the American Historical Profession*, Cambridge, 1988, p. 605.

31. Cf. notamment John E. Toews, "Intellectual History after the Linguistic Turn: The Autonomy of Meaning and the Irreducibility of Experience", *American Historical Review* [ci-après *AHR*], vol. 92, October 1987, p. 879-907 ; David Harlan, "Intellectual History and the Return of Literature" ; David A Hollinger, "The Return of the Prodigal: The Persistence of Historical Knowing", *AHR*, vol. 94, June 1989, p. 581-609, 610-621 et 622-626 ; Alan Megill, "Recounting the Past: 'Description', Explanation, and Narrative in Historiography", *AHR*, vol. 94, June 1989, p. 627-653 ; Thomas Childers "The Social Language of Politics in Germany: The Sociology of Political Discourse in the Weimar Republic", *AHR*, vol. 95, April 1990, p. 331-358 ; Robert Darnton, "The Symbolic Element in History", *Journal of Modern History* [ci-après *JMH*], vol. 58, 1986, p. 218-234 ; Dominick LaCapra, "Chartier, Darnton, and the Great Symbol Massacre", *JMH*, vol. 60, 1988, p. 95-112 ; James Fernandez, "Historians Tell Massacre: Of Cartesian Cats and Gallic Cockfights", *JMH*, vol. 60, 1988, p. 113-127.

32. E. Hobsbawm, "From Social History to the History of Society", *op. cit.*, p. 12.

33. Ici, l'influence de l'ouvrage de J. Scott, *Gender and the Politics of History*, est particulièrement importante.

34. Pour un texte déjà ancien qui témoigne de l'influence de Foucault, cf. Keith Tribe, *Land, Labour and Economic Discourse*, London, 1978 ; Patricia O'Brien, "Michel Foucault's History of Culture", in Lynn Hunt (éd.), *The New Cultural History*, Berkeley-Los Angeles, 1989, p. 25-46.

35. Cf. notamment Jeffrey Weeks, "Foucault for Historians", *HWJ*, n° 14, Autumn 1982, p. 106-119. On peut repérer la reconnaissance croissante du caractère central de Foucault dans les travaux de Weeks : *Coming out Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, London, 1977 ; *Sex, Politics and Society. The Regulation of Sexuality since 1800*, London, 1981 ; *Sexuality and its Discontents. Meanings, Myths and Modern Sexualities*, London, 1985 ; et *Sexuality*, London, 1986. Cf. aussi Rachel Harrison, Frank Mort, "Patriarchal Aspects of Nineteenth-Century State Formation: Property Relations, Marriage and Divorce, and Sexuality", in Philip Corrigan (éd.), *Capitalism, State Formation and Marxist Theory*, London, 1980, p. 79-109.

Dans son article de 1971, Hobsbawm indiquait que ce qu'il y avait de plus intéressant en histoire sociale tournait autour de six groupes de questions : « 1. La démographie et la parenté ; 2. Les études urbaines dans la mesure où elles relèvent de notre domaine ; 3. Les classes et groupes sociaux ; 4. L'histoire des "mentalités" ou de la conscience collective ou encore de la "culture" au sens où l'entendent les anthropologues ; 5. La transformation des sociétés (par exemple, modernisation et industrialisation) ; 6. Les mouvements sociaux et manifestations de protestation sociale³² ».

Quand on examine cette liste vingt ans plus tard, il est difficile de simplement ajouter quelque chose à l'inventaire, dans la mesure où, comme je le soutiens, le changement essentiel est une modification de fond plutôt que l'exploration de nouveaux territoires. Plusieurs catégories de la liste d'Hobsbawm demeurent très productives. Mais en tant que cadre pour définir « la pratique concrète de l'histoire sociale », elle n'est plus valable. Ceci provient en partie de ce que de nouveaux thèmes de recherche doivent la compléter ; parmi les domaines très vivants, on peut citer la criminalité et sa répression, la médecine et la santé publique, la sexualité, la religion populaire, le travail, la mémoire populaire, tandis que la politique sociale et l'éducation sont des thèmes plus anciens dont on peut s'étonner qu'ils ne figurent pas dans la liste d'Hobsbawm. Il est plus important, toutefois, de souligner que c'est l'architecture d'ensemble de ce domaine de l'histoire qui s'est transformée dans les dix dernières années, de sorte qu'une discussion s'est développée parallèlement aux recherches en cours et a remis en question le savoir socio-historique traditionnel, et, par voie de conséquence, les catégories de Hobsbawm. Donc, plutôt que de compléter l'inventaire, il est plus important d'étudier quelques aspects du changement de cadre.

Premièrement, il faut signaler tout de suite que la théorie des différences des sexes (*gender theory*) transforme les fondements de notre analyse de l'histoire. Ni en tant que dimension de l'analyse ni comme secteur de recherche empirique, l'histoire des femmes n'apparaît dans le tableau d'Hobsbawm. Il ne faudrait pas exagérer pour autant la rapidité de ce changement à partir des années 1960. Les quatre prises de position critique mentionnées au début (Fox-Genovese et Genovese, Stedman Jones, Stone, Judt) sont presque indifférentes aux conséquences novatrices de la nouvelle histoire des femmes, et ce n'est guère qu'à la fin des années 1970 qu'une quantité substantielle d'études monographiques fut publiée. Et même alors, en plus de la difficulté politique à surmonter les préjugés inscrits dans les structures de la profession et l'organisation de la discipline, il faut dire qu'une bonne partie de ces nouveaux travaux voyait ses effets neutralisés, soit parce que certains acceptaient de se situer comme « sphères séparées », soit parce qu'ils venaient s'inscrire sous la rubrique de la famille. Ce n'est que récemment, avec le passage de l'histoire des femmes au concept historique de différence sexuelle, que les bastions de la discipline ont commencé à céder. Bien sûr, beaucoup de recherches se font sur les représentations sexuelles en tant que telles. Mais des secteurs importants tels que l'histoire du travail, la formation des classes³³, la citoyenneté et la sphère publique, ainsi que l'étude de la culture populaire, sont tous en train d'être transformés par l'adoption d'une perspective sexuée. Celle-ci promet aussi de renouveler la compréhension du nationalisme et du fascisme, bien que certains des travaux qui ont entrepris d'étudier le rôle de la masculinité ont tendance à s'installer dans l'étude des hommes isolément et non dans leur rapport aux femmes. Il ne faut pas enjoliver le tableau. Par exemple, le noyau dur des démographes et historiens de la famille s'est montré remarquablement attaché à une perspective plus ancienne. Mais la pression pour que la différence

sexuelle soit reconnue comme « catégorie utile de l'analyse historique » (Joan Scott) va très probablement se faire de plus en plus insistante.

Deuxièmement, il est important de signaler l'influence désormais très répandue de Foucault. Il serait erroné d'exagérer après coup le rôle des idées de Foucault dans le déclenchement des modifications que nous sommes en train d'étudier. Elles n'ont en pratique atteint leur pleine résonance que dans un cadre intellectuel que j'examinerai plus loin. Il ne faut pas non plus se tromper sur la rapidité de l'accueil. Les œuvres elles-mêmes ont été disponibles très tôt en traduction. Mais Foucault est resté complètement absent des premiers travaux sur l'histoire sociale de la criminalité, de la justice et de l'emprisonnement des années 1970 et, à cette époque, son accueil se confinait aux marges de la vie universitaire officielle – dans des revues comme *Telos* et *Partisan Review* aux États-Unis et en Grande-Bretagne dans une avant-garde de revues issues de la nouvelle gauche comme *Economy and Society*, *Radical Philosophy*, *Ideology and Consciousness*, et *M/F*³⁴. Ce n'est qu'au début des années 1980 que les historiens s'en sont explicitement occupé³⁵. Depuis lors, les recherches sur la sexualité (en particulier sur les catégories sexuelles construites à la fin du XIX^e et au XX^e siècle), sur les prisons, les hôpitaux, les asiles et autres institutions d'enfermement, sur la politique sociale et la santé publique et sur l'histoire des sciences et des disciplines universitaires ont été marquées par l'influence de Foucault. Mais, outre qu'elle a attiré l'attention sur de nouveaux domaines, la lecture de Foucault a eu des effets théoriques décisifs. Elle a fondamentalement réorienté la conception du pouvoir, en le dissociant des conceptions traditionnelles du gouvernement et de l'État qui privilégiaient les institutions, ainsi que des conceptions sociologiques apparentées concernant la domination de classe, au bénéfice d'une conception dispersée et décentrée du pouvoir et de sa « microphysique ».

Elle nous a sensibilisés aux formes subtiles et complexes de rapport entre pouvoir et savoir, notamment quand ce dernier prend la forme d'un dispositif disciplinaire et administratif. Elle a produit le concept extraordinairement fertile de discours comme moyen de théoriser tout à la fois les règles internes, les régularités de champs particuliers du savoir (leur « régime de vérité ») et les structures plus générales des idées et des présupposés qui délimitent ce qui peut et ne peut pas être dit et pensé dans des situations particulières de lieu et de temps. Cela a radicalement remis en cause les présupposés habituels des historiens sur les forces qui façonnent individu et collectivité et les sources de leurs intérêts et de leur rationalité, nous obligeant à percevoir comment les subjectivités sont construites et produites dans et par des langages d'identification qui sont au-delà de la volonté et du contrôle des individus dans le sens classique où l'entendait la philosophie des Lumières.

Troisièmement, pendant la plus grande partie des années 1970, l'*histoire des mentalités*³⁶ a tenu lieu de nouvelle panacée pour un assez grand nombre d'historiens sociaux. Cela semblait s'imposer comme l'alternative à une manière d'histoire intellectuelle canonique, formaliste dans ses exégèses et reposant sur une notion élitiste de la culture. Cette histoire des mentalités était la promesse d'un accès à la culture populaire du passé. Elle offrait une base pour l'application des méthodes quantitatives et l'assimilation de l'apport anthropologique. Enfin, elle était animée par la vision séduisante d'une « histoire totale ». Il y eut une courte période où la traduction et la lecture des ouvrages essentiels des *Annales*, orchestrées par quelques personnes bien placées, se firent virtuellement sans esprit critique. Depuis quelques années pourtant, il semble que l'histoire des mentalités soit en recul³⁷. Il ne fait pas de doute que certaines critiques ont rendu évidents les réductionnismes et les déterminismes flous que l'on trouve au cœur de



36. En français dans le texte.

37. Stuart Clark, "French Historians and Early Modern Popular Culture", *P & P*, n° 100, Aug. 1983, p. 62-99 ; Samuel Kinser, "Annaliste Paradigm? The Geohistorical Structure of Fernand Braudel", *AHR*, vol. 86, February 1981, p. 63-105 ; Gregor McLennan, "Braudel and the Annales Paradigm", in *Marxism and the Methodologies of History*, London, 1981, p. 129-51 ; Michael Gismondi, "'The Gift of Theory': A Critique of the *Histoire des mentalités*", *SH*, 10, May 1985, p. 211-30 ; Patrick Hutton, "The History of Mentalities: The New Map of Cultural History", *History and Theory*, 20, 1981, p. 413-23 ; Roger Chartier, "Intellectual History or Socio-Cultural History? The French Trajectories", in Dominick LaCapra, Steven L. Kaplan (éds.), *Modern European Intellectual History. Reappraisals and New Perspectives*, Ithaca, 1982, p. 13-46 ; Dominick LaCapra, "Is Everyone a *Mentalité* Case? Transference and the 'Culture' Concept", in *History and Criticism*, Ithaca, 1985, p. 71-94.

L'apport des recherches sur les rapports de sexe à l'étude...

... du travail

Par exemple, sur la Grande-Bretagne : Sally Alexander, "Women's Work in Nineteenth-Century London", in Juliet Mitchell, Ann Oakley (éds.), *The Rights and Wrongs of Women*, Harmondsworth, 1976, p. 59-111 ; et "Women, Class and Sexual Difference", *HWJ*, n° 17, Spring 1984, p. 125-149 ; Sonya O. Rose, "Gender at Work: Sex, Class and Industrial Capitalism", *HWJ*, n° 21, Spring 1986, p. 113-131 ; Mary Freifields, "Technical Change and the Self-Acting Mule", *Social History*, vol. 11, October 1986, p. 319-343 ; Angela John (éd.), *Unequal Opportunities: Women's Employment in England 1800-1918*, Oxford, 1986 ; et le numéro spécial de *Social History*, "Gender and Employment", avec des articles de Shirley Dex, Jane Mark-Lawson et Anne Wilz, Ellen Jordan, Sonya O. Rose, et Mike Savage, n° 1, May 1988, p. 141-230.

... de la citoyenneté

Par exemple Joan B. Landes, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca, 1988 ; Carole Pateman, *The Sexual Contract*, Cambridge, 1988 ; Jean Bethke Elshtain, *Public man, Private Woman: Women in Social and Political Thought*, Princeton, 1981 ; Ellen Kennedy, Susan Mendus (éds.), *Women in Western Political Philosophy: Kant to Nietzsche*, New York, 1987 ; Dorinda Outram, *The Body and the French Revolution: Sex, Class and Political Culture*, London-New Heaven, 1989 ; Catherine Hall, "Private Persons versus Public Someones: Class, Gender and Politics in England, 1780-1850", in Carolyn Steedman, Cathy Urwin, Valerie Walkerdine (éds.), *Language, Gender and Childhood*, London, 1985, p. 10-33.

... de la culture populaire

C'est devenu un domaine en pleine activité, pour la plupart concernant le présent. Beaucoup de travaux intéressants sont publiés dans de nouvelles revues, parmi lesquelles, *News Formations*, *Block*, *Cultural Studies*, *Social Text*, *Cultural Critique*, *Representations*, *Media, Culture, and Society*, et dans les revues d'études féminines. Parmi les ouvrages clés, on citera Laura Mulvey, *Visual and Other Pleasures*, Bloomington-Indianapolis, 1989 ; Judith Williamson, *Consuming Passions. The Dynamics of Popular Culture*, London, 1986 ; Rosalind Coward, *Female Desires. How they are Sought, Bought and Packaged*, London, 1984 ; Lorraine Gamman, Margaret Marshment (éds.), *The Female Gaze. Women as Viewers of Popular Culture*, London, 1988 ; Janice Radway, *Reading the Romance: Women Patriarchy and Popular Culture*, Chapel Hill, 1984 ; Tania Modleski, *Loving with a Vengeance: Mass-Produced Fantasies for Women*, New York, 1982 ; E. Ann Kaplan, "Gender Address and the Gaze in MTV", in *Rocking Around the Clock. Music Television, Postmodernism, and Consumer Culture*, New York-London, 1987, p. 89-142.

... du nationalisme et du fascisme

Cf. notamment Renate Bridenthal, Atine Grossmann, Marion Kaplan (éds.), *When Biology became Destiny. Women in Weimar and Nazi Germany*, New York, 1984 ; Maria-Antonietta Macciocchi, "Female Sexuality in Fascist Ideology", et l'introduction de Jane Kaplan, *Feminist Review*, n° 1, 1979, p. 67-82 et 59-66. Klaus Theweleit (*Male Fantasies*, 2 vols., Minneapolis, 1987-1988) est un point de départ indispensable. Pour une initiation aux travaux actuels sur la masculinité, cf. Rowena Chapman, Jonathan Rutherford (éds.), *Male Order. Unwrapping Masculinity*, London, 1988.



38. Cf. Natalie Zemon Davis, *Society and Culture in Early Modern France*, Stanford, 1975 ; Robert W. Scribner, *For the Sake of Simple Fold: Popular Propaganda for the German Reformation*, Cambridge, 1981, et "Reformation, Carnival, and the World Turned Upside-Down", *SH*, 3, October 1978, p. 303-329. Pour des utilisations de Bakhtin en littérature, cf. Tony Bennett, *Formalism and Marxism*, London, 1979, notamment p. 75-98 ; Robert Stam, "Mikhail Bakhtin and Left Cultural Critique", in E. Ann Kaplan (éd.), *Postmodernism and its Discontents. Theories, Practices*, London, 1988, p. 116-45 ; Peter Stallybrass, Allon White, *The Politics and Poetics of Transgression*, Ithaca, 1986.

39. Paris, 1978.

40. André Burguière, "The Fate of the History of Mentalities in the *Annales*", *CSSH*, n° 24, July 1982, p. 424-437.

41. Goeff Eley, "Some Recent Tendencies in Social History", in Georg G. Iggers, Harold T. Parker (éds.), *International Handbook of Historical Studies. Contemporary Research and Theory*, Westport, CT, 1979, p. 55.

42. Charles Tilly et Immanuel Wallerstein restent des exemples intarissables de recherches pour leurs contributions les plus récentes, cf. C. Tilly, *Coercion, Capital, and European States, AD 990-1990*, Oxford, 1990 ; I. Wallerstein, *The Modern World-System III: The Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy*, New York, 1988.

43. Cf. Anthony Giddens, *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, vol. 1, *Power, Property and the State*, London, 1981, et *The Nation-State and Violence*, vol. 2, *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, Cambridge, 1985 ; Michael Mann, *The Sources of Social Power, I: A History of Power from the Beginning to AD 1760*, Cambridge, 1986 ; John A. Hall, *Powers and Liberties. The Causes and Consequences of the Rise of the West*, Oxford, 1985. Pour un excellent exposé critique de ce type de littérature, cf. Perry Anderson, "A Culture in Contraflow-I" (*NLR*, n° 180, March-April 1990, p. 41-78), où il ajoute à la liste les travaux de W. G. Runciman, Ernest Gellner et J. Goody. Bien entendu, Anderson est lui-même partie prenante de ce genre d'histoire globale : *Passages from Antiquity to Feudalism*, et *Lineages of the Absolutist State*, London, 1974.

l'œuvre de Braudel et de Leroy-Ladurie, ainsi que le refus général des Annalistes de théoriser leur conception de la culture. De même, après les critiques détaillées de Chartier et LaCapra, on ne peut guère douter que l'histoire intellectuelle ait regagné le terrain qu'elle semblait avoir perdu dans les années 1970. Aucun de ces phénomènes ne saurait remettre en cause les acquis dus à Marc Bloch et Lucien Febvre ni interdire la poursuite d'une histoire culturelle à la façon des *Annales*, repensée à la lumière des discussions qu'elle a provoquées. Mais ce n'est pas encore le cas. Pour l'essentiel, les discussions des historiens de la culture se sont déplacées, soit en dehors de la période des débuts de l'époque moderne où l'influence des *Annales* est la plus grande, soit sur le terrain du langage où l'élan est donné par des théoriciens et théoriciennes du féminisme et des historiens de la vie intellectuelle qui n'ont pas subi l'influence des *Annales*, ou qui la récusent. De plus, les utilisations les plus intéressantes de Bakhtin ne semblent pas être le fait de spécialistes d'histoire sociale tels que Natalie Davis ou Bob Scribner, qui jouaient un rôle déterminant dans les années 1960 et 1970, mais provenir de critiques littéraires³⁸. Avec le recul, la triomphale codification des *Annales* que l'on trouve dans *la Nouvelle Histoire*³⁹ prend plutôt les allures d'un monument funéraire, en tout cas pour l'histoire des mentalités telle qu'on la rencontrait dans la période précédente. Les commentaires d'André Burguière, qui s'exprime au passé, semblent le reconnaître tacitement⁴⁰.

Un autre ensemble d'analyse culturelle, les études culturelles contemporaines, n'a produit que relativement peu d'ouvrages historiques jusqu'à présent. Formation interdisciplinaire en gestation, les études culturelles rassemblent des apports divers – sociologues, spécialistes de littérature et historiens en Grande-Bretagne (mais sans anthropologues) et, aux États-Unis, communications de masse, théorie littéraire et peut-être anthropologie. La force des traditions

existantes a joué aux États-Unis contre le développement des études culturelles dans les sciences sociales en dehors de la communication de masse, tandis que la faiblesse relative de ces traditions laissait plus d'espace à ces études culturelles en Grande-Bretagne. D'autre part, la théorie féministe a joué un rôle essentiel aussi bien aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne, de même que la critique des formes de pensées coloniales et racistes qui a suivi l'œuvre d'Edward Said. Ici encore, les influences sont variables (par exemple Gramsci ou l'approche psychanalytique en Grande-Bretagne), mais le tournant linguistique est commun aux deux domaines ainsi que la fascination exercée par le postmodernisme. Du point de vue qui nous occupe, nous pouvons noter que l'essentiel du travail concret concerne la période actuelle. En un sens, cela n'est pas grave, dans la mesure où le « présent long » des études culturelles va pour l'essentiel de 1945 à nos jours, un demi-siècle d'histoire qui a bien besoin d'être étudié. Mais nous pouvons nous attendre à un accroissement des travaux proprement historiques, compte tenu du grand intérêt que suscite toute une série de nouvelles questions : les cultures de consommation, l'économie du plaisir et du désir ; les technologies visuelles du film, de la photographie, de la vidéo et de la télévision, les médias commerciaux comme la publicité, la bande dessinée et les magazines ; le rapport des femmes aux littératures populaires (récits sentimentaux, grandes sagas familiales), à la télévision (*soap operas*, séries policières ou comiques) et au cinéma (film noir, d'horreur, de science fiction, mélodrame) ; l'utilisation de l'autobiographie et de documents intimes ; la critique culturelle postcoloniale ; enfin la reprise du débat général sur la culture populaire, culture vulgaire, grande culture. La recherche sur la mémoire et les représentations populaires du passé (national, dans la plupart des cas) constitue déjà un genre particulier dans cette mouvance.

Je voudrais, pour terminer cet examen, insister sur un paradoxe. D'un côté, l'ambition antérieure d'une « histoire totale », d'une histoire de la société écrite d'une manière intégrée et holistique, se trouve radicalement remise en question. Dans un de mes articles les moins mémorables datant d'une dizaine d'années, je soutenais que l'un des traits les plus intéressants de l'histoire sociale à la fin des années 1970 tenait à « ses nouvelles potentialités de totalisation ». S'il est toujours possible de maintenir cette affirmation sous une certaine forme (la possibilité, par exemple, de considérer tous les phénomènes et toutes les pratiques dans leurs dimensions sociales), l'interprétation la plus forte de la thèse – « tenter de comprendre *toutes* les faces de l'existence humaine du point de vue de leurs déterminations sociales », selon ma formule – est devenue bien problématique⁴¹. Ainsi que je le montrerai par la suite, la conception confiante et matérialiste de la totalité sociale – la « société » sous ses formes sociologiques marxistes et non marxistes – a cessé pour beaucoup de spécialistes des sciences sociales et de théoriciens de la culture d'être la croyance organisatrice naturelle. Mais d'un autre côté, une partie importante des publications de sociologie historique continue de s'écrire comme avant, sur la base de la problématique habituelle du développement de l'État, de la naissance du capitalisme, de la politique comparée, des révolutions et ainsi de suite⁴². Et même, il s'est développé un nouveau genre d'histoires mondiales, partant de la Mésopotamie pour aller jusqu'à la confrontation globale du XX^e siècle, écrites par d'éminents sociologues britanniques, peut-être nostalgiques à l'égard de leur programme d'histoire du lycée (ou du collège privé), mais qui en tout cas apparaissent comme une tentative de refonder la théorie sociale en écrivant l'histoire du monde⁴³. On a donc une juxtaposition remarquable : d'une part, les diagnostics les plus radicaux portés sur la « condition postmoderne » proclament la mort des grands

récits alors que, d'autre part, les sociologues-historiens les plus ambitieux définissent leur projet en produisant une nouvelle série de grands récits.

Le monde entier est un texte

Donc, lorsqu'on analyse le panorama intellectuel des sciences sociales à la fin du XX^e siècle, il est difficile de ne pas être frappé par la force et la popularité de la théorie littéraire, de l'analyse linguistique et des formes annexes de positions théoriques. Que nous prenions tour à tour en considération la renaissance de l'histoire intellectuelle et l'influence de Dominick LaCapra, les convergences virtuelles des spécialistes de l'histoire intellectuelle avec les critiques littéraires dans le cadre d'un nouvel historicisme, l'influence considérable d'Edward Said, et maintenant de Gayatri Spivak, sur les intellectuels et spécialistes du tiers monde, l'intérêt qu'affichent Joan Scott et d'autres féministes pour les théories des sexes et du langage, l'attrance qu'éprouve l'anthropologie réflexive pour la mise en ordre narrative de l'expérience du monde, l'analyse formelle de la rhétorique de l'économie ou d'autres disciplines apparemment non littéraires, ou simplement la fréquence d'occurrence de termes tels que « discours » et « déconstruction » – partout nous trouvons la même tendance.

A bien des égards, la figure de référence est ici Hayden White qui, dès le début (1973), a problématisé avec sa *Metahistory* les frontières entre disciplines littéraires et sciences sociales et a montré comment des travaux dans ce dernier domaine sont aussi construits autour de stratégies narratives et rhétoriques spécifiques, même quand ils mettent rigoureusement en œuvre une méthode scientifique d'établissement des faits. White lançait ce défi en s'appuyant sur les ressources anciennes de la critique littéraire et celles de son imagination personnelle si particulière, confrontant l'histoire « objectiviste » aux principes moraux

Les « études culturelles »

Cultures

Outre les textes cités en note 38, cf. Tony Bennett, Colin Mercer, Janet Woollacott (éds.), *Popular Culture and Social Relations*, Milton Keynes, 1986 ; Colin MacCabe (éd.), *High Theory/Low Culture. Analyzing Popular Television and Film*, Manchester, 1986 ; Tony Bennett, Susan Boyd-Bowman, Colin Mercer, Janet Woollacott (éds.), *Popular Television and Film*, London, 1981 ; Alan Tomlinson (éd.), *Consumption, Identity, and Style. Marketing, Meanings, and the Packaging of Pleasure*, London, 1990 ; Robert C. Allen (éd.), *Channels of Discourse. Television and Contemporary Criticism*, Chapel Hill, 1987 ; Helen Baehr, Gillian Dyer (éds.), *Boxed In: Women and Television*, London, 1987 ; Simon Frith, Andrew Goodwin (éds.), *On Record. Rock, Pop, and the Written Word*, New York, 1990 ; Judith Williamson, *Decoding Advertisements. Ideology and Meaning in Advertising*, London, 1978 ; A. L. Rees, Frances Borzello (éds.), *The New Art History*, Atlantic Highlands, N.J., 1988 ; Griselda Pollock, *Vision and Difference. Femininity, Feminism and the Histories of Art*, London, 1988 ; James Donald (éd.), *Fantasy and the Cinema*, London, 1989 ; Stuart Laing, *Representations of Working-Class Life 1957-1964*, London, 1986 ; John Hill, *Sex, Class and Realism. British Cinema 1956-1963*, London, 1986 ; Martin Barker, *A Haunt of Fears. The Strange History of the British Horror Comics Campaign*, London, 1984 ; Ken Worpole, *Dockers and Detectives. Popular Reading: Popular Writing*, London, 1983 ; Michael Denning, *Mechanic Accents. Dime Novels and Working-Class Culture in America*, 1987 ; Helen Carr (éd.), *From My Guy to Sci-Fi: Genre and Women's Writing in the Postmodern World*, London, 1989 ; Susannah Radstone (éd.), *Sweet Dreams. Sexuality, Gender and Popular Fiction*, London, 1988 ; Caroly Kay Steedman, *Landscape for a Good Woman. A Story of Two Lives*, London, 1986 ; Peter Widdowson (éd.), *Re-reading English*, London, 1982 ; Janet Batsleer, Tony Davies, Rebecca O'Rourke, Chris Weedon, *Rewriting English. Cultural Politics of Gender and Class*, London, 1985 ; Centre for Contemporary Cultural Studies (éd.), *The Empire Strikes Back. Race and Racism in 70s Britain*, London, 1982 ; Francis Barker et al. (éds.), *Europe and its Others*, vol. 1, Colchester, 1985 ; Timothy Brennan, *Salman Rushdie and the Third World*, New York, 1989 ; Dale Carter, *The Final Frontier. The Rise and Fall of the American Rocket State*, London, 1988 ; Duncan Webster, *Looka Yonder! The Imaginary America of Populist Culture*, London, 1988). On trouve désormais une introduction à l'ensemble du champ des études culturelles dans les ouvrages suivants : David Puner (éd.), *Introduction to Contemporary Cultural Studies*, London, 1986 ; Michael Gurevitch, Tony Bennett, James Curran, Janet Woollacott (éds.), *Culture, Society and the Media*, London, 1982 ; Stuart Hall, Dorothy Hobson, Andrew Lowe, Paul Willis (éds.), *Culture, Media, Language*, London, 1980 ; Fred Inglis, *Media Theory: An Introduction*, Oxford, 1990 ; Peter Jackson, *Maps of Meaning. An Introduction to Cultural Geography*, London, 1989 ; Ian Angus, Sut Jhally (éds.), *Cultural Politics in Contemporary America*, New York, 1989 ; Patrick Brantlinger, *Crusoe's Footprints. Cultural Studies in Britain and America*, New York, 1990.

Mémoires

Richard Johnson, Gregor McLennan, Bill Schwarz, David Sutton (éds.), *Making Histories. Studies in History-Writing and Politics*, London, 1982), p. 205-252 et 253-301 ; Robert Colls, Philip Patrick Wright, *On Living in an Old Country. The National Past in Contemporary Britain*, London, 1985 ; Robert Hewison, *The Heritage Industry. Britain in a Climate of Decline*, London, 1987 ; Robert Lumley (éd.), *The Museum Time Machine. Putting Cultures on Display*, London, 1988 ; Roger Bromley, *Lost Narratives. Popular Fictions, Politics and Recent History*, London, 1988 ; Alan Sinfield, *Literature, Politics, and Culture in Postwar Britain*, Berkeley-Los Angeles, 1989 ; *Formations of Nation and People*, London, 1984 ; Raphael Samuel (éd.), *Patriotism: The Making and Unmaking of British National Identity*, 3 vols., London, 1989 ; Lutz Niethammer (éd.), *Lebensgeschichte und Sozialkultur im Ruhrgebiet 1930 bis 1960*, 3 vols., Bonn, 1983, 1983, 1986 ; Luisa Passerini, *Fascism in Popular Memory. The Cultural Experience of the Turin Working Class*, Cambridge, 1987.

et esthétiques qui ordonnent et structurent son élaboration⁴⁴. Depuis, la transformation des études littéraires sous l'influence notamment de Derrida et De Man a rendu le défi encore plus radical. Les complexités des processus de lecture (et d'écriture) ont mis en question la notion de texte et le travail d'interprétation. Au lieu d'être centrée sur l'intention de l'auteur et le sens univoque du texte (une chimère qui ignore l'indétermination et le caractère nécessairement ouvert du texte, son « indécidabilité », la multiplicité de ses sens), la théorie littéraire a donné à la pratique de la lecture une précision technique où il semble que l'on puisse sans fin mettre au jour de nouvelles significations. Il est souvent difficile d'entrer dans ce cercle magique de spécialistes sans se consacrer entièrement à l'apprentissage d'un nouveau langage fait d'attitudes particulières et de sophistication, et il a pu sembler parfois que le motif essentiel était de redonner à la littérature le prestige d'une spécialité, de valider le théoricien, de parvenir à une technocratie des mots. Mais de telles réserves ne sauraient oblitérer l'importance réelle de cette théorie au-delà de son domaine littéraire. Car une utilisation adaptée du programme de base de la déconstruction – dans sa version la plus simple : « une lecture au cours de laquelle on saisisse les inconséquences et les contradictions des textes pour briser l'idée d'un tout unifié⁴⁵ » – est devenue tout à fait courante. Pour le spécialiste d'histoire sociale en particulier, une certaine forme d'externalité, ce que Derrida appelle « la surdétermination diachronique du contexte » ou, chez Raymond Williams, la notion de détermination comme fixation de limites, vont prendre une grande importance. Cela va probablement entraîner deux sortes de mouvement : en amont, à la recherche de contextes de la production du texte ; en aval, pour étudier les moyens par lesquels ses significations se construisent. Plutôt que de comprendre ce qu'il « signifie », il est plus fructueux de saisir comment le texte « fonctionne ». Ce que Tony Bennett exprime,



44. Hayden White, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, 1973 ; et *Tropics of Discourse: Essays in Cultural Criticism*, Baltimore, 1978.

45. Éditorial, "Language and History", *HWJ*, n° 10, Autumn 1980, p. 1.

46. Tony Bennett, "Text and History", in Peter Widdowson (éd.), *Re-Reading English*, London, 1982, p. 235.

47. Clifford Geertz, "Ideology as a Cultural System", in *The Interpretation of Cultures*, New York, 1973, p. 208 et suiv., et "Deep Play: Notes on a Balinese Cockfight", *ibid.*, p. 449-453.

48. Cf. notamment *Culture and Society 1780-1950*, London, 1958 ; *The Long Revolution*, London, 1961 ; "Base and Superstructure in Marxist Cultural Theory", *NLR*, n° 82, November-December 1973, p. 77-91 ; *Marxism and Literature*, Oxford, 1977.

avec l'infléchissement gramscien caractéristique des études culturelles britanniques : « Le texte est un lieu où différents sens et effets peuvent être produits en fonction des déterminations dans lesquelles ce texte s'inscrit, déterminations qui ne sont jamais simples ni données mais plurielles et contestées, prises dans des rapports de lutte⁴⁶. » En outre, on a de plus en plus étendu cette méthode d'analyse, au-delà des textes écrits au sens traditionnel du terme, à toutes sortes de documents, et même d'expériences, de comportements et d'événements. De l'assaut contre la transparence du texte dans le discours de la critique littéraire, qu'elle était au départ, la textualité est devenue la métaphore de toute réalité.

Il est intéressant de noter que le tournant vers la théorie littéraire dans les sciences sociales remonte assez loin. Deux des chercheurs les plus influents dans les études culturelles aux États-Unis et en Grande-Bretagne, Clifford Geertz et Raymond Williams, ont eu cette formation littéraire, Williams ayant étudié la littérature à la fin des années 1940 et dans les années 1950, Geertz s'appropriant les méthodes de critique littéraire à leurs débuts, dès la fin des années 1950. A un certain niveau, l'article précurseur de Geertz, "Ideology as Cultural System", offre un instantané remarquable de l'état des sciences sociales américaines au sommet de leur assurance d'après-guerre, saisi juste en ce moment du milieu des années 1960 où le grand choc va se produire. La principale référence est toujours fournie par l'œuvre de Talcott Parsons mais on sent que la situation a atteint sa limite et qu'un déclin s'annonce. Les notes de Geertz sont comme l'épithaphe d'un discours disparu et, en ce sens, l'article est un document intellectuel fascinant, placé au point exact de transition entre deux périodes, tout chargé de l'importance particulière du moment. Le phénomène intéressant, c'est que lorsque Geertz effectue la rupture et formule sa théorie de l'action symbolique, il le fait en direction de

la philosophie et de la critique littéraire, et bien entendu, la philosophie et la critique littéraire qu'il utilise sont celles qui étaient disponibles aux États-Unis dans ces années-là⁴⁷.

Quand nous passons à Raymond Williams et aux livres tout aussi précurseurs que sont *Culture and Society* et *The Long Revolution*, écrits à peu près dans la même période, nous sommes en présence d'une formation intellectuelle également ancrée dans son contexte national, bien que dans ce dernier cas il s'agisse d'une culture qui ne possède plus les moyens d'une expansion mondiale à la différence de la science sociale américaine qui se répandait aux quatre coins du monde. Dans le cas de Williams, le contexte immédiat était celui d'un dialogue très anglais avec la critique de F. R. Leavis et I. A. Richards et d'un engagement politique sur les problèmes de la démocratie et de la grande culture⁴⁸.

Ce ne fut pas le moindre mérite de Williams pendant les années 1970 et 1980 que d'avoir servi de médiateur entre la théorie littéraire et les domaines du discours politique, culturel et social et aussi – ce qui est moins le cas aux États-Unis – avec le champ de la politique. Car, derrière les discussions théoriques mentionnées plus haut, il y a une question plus politique, c'est-à-dire le programme inachevé du radicalisme intellectuel d'après 1968, qui a engendré la riche profusion de marxismes et de féminismes qui ont tant contribué à façonner le point de vue des générations concernées de chercheurs pendant le dernier quart du XX^e siècle. Bien sûr, et c'est le point de départ de mon propre travail, depuis la grande période des années 1960 où les formes d'explication « sociale » dominaient absolument tout, maintenant l'imagination à l'intérieur des déterminations causales d'un marxisme ayant valeur d'axiome, beaucoup d'eau a passé sous les ponts. D'ailleurs, la principale tendance de ce marxisme, malgré les débuts matérialistes qui viennent d'être signalés, a été un antiréductionnisme continu. Au début, la nouvelle

diffusion du marxisme – qui manifestait ainsi pour la première fois sa présence généralisée dans les universités de langue anglaise – semblait s'en tenir aux positions classiques, que ce soit avec l'anti-humanisme d'Althusser séparant le Marx de la maturité du jeune Marx, ou plus généralement l'insistance structuraliste sur le mode de production et un concept de classe centré sur l'économie, ou le renouveau des études économiques marxistes, les recherches inspirées de Braverman sur le procès du travail, ou encore le débat féministe sur le travail ménager. *Le Capital* s'est trouvé de nouveau considéré comme le texte de référence. En même temps pourtant, ces contributions se définissaient sans ambiguïté comme des renouvellements, comme des apports critiques par rapport aux formes anciennes de l'économisme théorique. Se trouvait particulièrement mis en cause le modèle de détermination sociale base/superstructure avec sa priorité logique à l'économique. Les travaux d'Althusser et de Poulantzas ont infligé à cette orthodoxie des brèches béantes par où devait s'engouffrer une foule d'influences principalement françaises : psychanalyse lacanienne, linguistique saussurienne, philosophie des sciences de Bachelard et Canguilhem, esthétique de Macherey, sémiotique et théorie du cinéma et d'autres. Cette libération du politique et de l'idéologie pour une analyse « relativement autonome », rattachée à l'économie par le biais de la « causalité structurale » et de la « détermination en dernière instance », ouvrait à l'approche marxiste tout le domaine du non-économique : l'esthétique, la littérature, les arts, les théories de la connaissance, la science, l'éducation, la religion, le savoir et les disciplines universitaires, la vie intellectuelle, la culture populaire, la sexualité, en un mot, la « culture » au sens où l'entendait désormais tout un courant non conformiste du marxisme britannique⁴⁹.

L'enthousiasme de cette période, le sentiment de prendre part à tout un effort de remise



49. On peut retrouver cette histoire intellectuelle complexe dans les ouvrages suivants : Stuart Hall, "Cultural Studies and the Centre: Some Problematics and Problems", in S. Hall *et al.* (éds), *Culture, Media, Language*, London, 1980 ; Ted Benton, *The Rise and Fall of Structural Marxism. Althusser and his Influence*, London, 1984 ; Gregory Elliott, *Althusser: The Detour of Theory*, London, 1987 ; Terry Lovell (éd.), *British Feminist Thought: A Reader*, Oxford, 1990.

50. T. Lovell, "Feminism and Historians", in T. Lovell (éd.), *British Feminist Thought*, *op. cit.*, p. 21.

en question méritent d'être rappelés. Et si la voix à cet instant prend une inflexion nettement personnelle (et un accent très britannique), il faut aussi reconnaître que ce fut le mérite de toute une génération, qui sut à la fois donner une dimension internationale, ou en tout cas européenne, à une culture jusque-là très refermée sur elle-même, la faire participer à un mode d'échange explicitement théorique, et qui sait aussi problématiser les principes de cette culture internationale. En même temps, il y a le danger de présenter ce processus comme plus unifié, plus cohérent et plus logique qu'il ne le fut (ou pouvait l'être), comme si chaque étape avait procédé logiquement de la précédente, et découlé nécessairement des contradictions et insuffisances de l'étape antérieure. Or l'histoire intellectuelle se déroule rarement de manière aussi logique que cela. Le processus de révision critique fut conflictuel plutôt qu'harmonieux et nourri par des désaccords et l'irruption d'apports perturbateurs plus que par le mouvement de sa logique interne. Le féminisme constitue de loin l'influence la plus importante de cet ordre et le lecteur aura remarqué son retour régulier dans mon article non pas exactement comme une perturbation, car ce n'est pas l'opinion que j'en ai, mais non plus comme un thème de base totalement intégré à l'ensemble. Je me suis longuement interrogé sur l'attitude à adopter à ce sujet et c'est peut-être ce qui exprime le mieux ce rapport du féminisme à la théorie générale et au débat en histoire sociale (à supposer toujours que, dans ce contexte, « général » signifie autre chose qu'« androcentrique ») que de maintenir ce sentiment d'une situation relativement à part et d'une capacité de perturber la cohérence logique et narrative du tableau plutôt que de voir le féminisme s'y assimiler, ce qui constituerait une malhonnêteté à son égard.

D'un côté, comme le constate Terry Lovell, les écrits féministes contemporains suivent une trajectoire qui entre dans le cadre de ce

que j'étudie dans cet article :

« Le parcours commence avec les écrits féministes d'inspiration marxiste ou socialiste (en histoire, en sciences sociales, dans les études culturelles), qui cherchent alors à mettre en évidence les conditions matérielles de l'oppression des femmes dans le capitalisme. Il franchit une étape en reconnaissant que certains aspects de cette oppression ne relèvent pas très aisément de catégories marxistes et qu'une approche plus adéquate de la subjectivité féminine se révèle indispensable si l'on veut comprendre la manière dont cette oppression est *vécue*, approche à rechercher plutôt du côté de la psychanalyse que du marxisme. Puis, en passant par Lacan et les théories modernes du langage, le parcours se poursuit jusqu'au "poststructuralisme" et à la "déconstruction", dont les phares sont entre autres Foucault, Derrida et Kristeva. Certains voyageurs vont au-delà du féminisme lui-même, jusqu'à un "postféminisme" et un "postmodernisme" au regard desquels psychanalyse lacanienne et marxisme n'apparaissent plus que comme des étapes qu'il fallait franchir à un certain moment⁵⁰. »

D'un autre côté, ce mouvement doit rester à part. Voici ce qu'en dit Sally Alexander, dans un article qui demeure remarquable de la part d'une spécialiste d'histoire sociale par le fait d'aborder le problème sur le plan théorique : « Si le féminisme n'a été qu'un détonateur parmi d'autres de la "crise" de la pensée et de la pratique marxistes, c'est lui qui a été le plus constamment subversif par son insistance à parler au nom des femmes, à parler de leur expérience vécue, de leur subjectivité et de leur sexualité... Peut-être demandions-nous l'impossible. En tant que féministe j'étais, et je demeure, passionnément motivée par ces aspirations, alors qu'en tant qu'historienne j'ai écrit et pensé dans le giron d'une histoire du mouvement ouvrier qui leur refusait la parole. Comment les femmes peuvent-elles parler et penser de manière créative dans le cadre du

marxisme quand elles ne peuvent pas s'inscrire aussi complètement qu'elles le souhaiteraient dans le récit historique ni imaginer d'autres subjectivités présentes dans l'histoire que celles qui dépendent de la classe (car en imaginer d'autres c'est transgresser les lois du matérialisme historique)⁵¹ ? »

Ce type de débat, à la longue, a fait voler en éclats les formes reçues de marxisme et, plus généralement, la conception matérialiste. Pour de nombreux chercheurs, la logique du tournant anti-réductionniste (formule qui peut résumer l'évolution depuis la fin des années 1960) a été irrésistible, conduisant même à l'adoption d'un cadre « postmarxiste » et à la réaction prévisible de ceux qu'indisposait un tel abandon apparent de la notion de classe⁵². Mais ce qui représente pour certains le risque de voir lâchée d'une boîte de Pandore une quantité incontrôlable d'hétérodoxies, demeure, pour d'autres, un inépuisable réservoir de ressources, qui renferme non seulement les possibilités anti-réductionnistes mentionnées plus haut, mais aussi les options plus hardies encore du postmodernisme et du tournant linguistique. Ces continuelles tentatives de franchir les limites ne montrent aucun signe de vouloir se ralentir. Les « vieilles lunes » tombent les unes après les autres. Aujourd'hui, la poursuite du mouvement anti-réductionniste des années 1980 a laissé loin en arrière la problématique des années 1960, au point même de mettre fortement en doute les fondements matérialistes de départ.

Au fur et à mesure que la place de l'économie a reculé et avec elle la capacité de détermination de la structure sociale et de ses principales causalités, l'espace ouvert à l'imagination et à la réflexion épistémologique pour d'autres analyses s'est élargi. En fait, pour beaucoup de ceux qui ont suivi ce chemin, le lien a été définitivement rompu avec la position matérialiste classique. Il n'est plus possible de considérer la « société » comme un objet unique. Il n'existe pas de cohérence



51. Sally Alexander, "Women, Class and Sexual Differences", *HWJ*, n° 17, Spring 1984, p. 127.

52. Cf. Ellen Meiksins Wood, *The Retreat from Class. A New 'True' Socialism*, London, 1986.

53. Jean-François Lyotard, *la Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 7 ; Kate Ellis, "Stories without Endings: Deconstructive Theory and Political Practice", *Socialist Review*, n° 19, 1989, p. 38.

54. Les citations sont tirées de l'éditorial, "Psychology, Ideology and the Human Subject", du premier numéro de la revue *Ideology and Consciousness* (n° 1, Summer 1977).

structurelle découlant simplement de l'économie, des besoins fonctionnels du système social et de ses valeurs essentielles, ou d'un quelconque autre principe absolument déterminant. Des phénomènes particuliers, un événement, une politique, une institution, une idéologie, un texte ont bien des contextes sociaux particuliers, entendus au sens de conditions, de pratiques, de localisations qui, prises ensemble, contribuent à leur signification pour une part essentielle. Mais il n'existe pas de structure sous-jacente donnée à laquelle ils doivent être rapportés dans la mesure où ils en seraient l'expression fondamentale ou les effets nécessaires. Autrement dit, la principale victime de cette évolution intellectuelle aura été la confiance en l'idée d'une totalité sociale, sous ses différentes formes, marxistes ou non marxistes. Est désormais en crise la volonté de saisir la société comme un tout, de conceptualiser les principes sous-jacents de son unité, ambition qui est maintenant considérée comme spécifiquement « moderne » ou relevant de la philosophie des Lumières. Pour les marxistes et d'autres chercheurs de gauche, ce mouvement est également lié à tout un ensemble d'expériences politiques, parmi lesquelles le déclin quantitatif de la classe ouvrière historique et le déclin de ses traditions ; la crise du keynesianisme, de l'État-Providence, et des conceptions du socialisme d'État ; la banqueroute économique, politique et morale des systèmes communistes ; les catastrophes relatives à l'environnement et à la maîtrise scientifique sur la nature ; enfin, le prestige déclinant des prises de position ouvertement politiques et de classe. Comme le dit Lyotard, la période postmoderne commence avec « l'incrédulité à l'égard des métarécits ». L'histoire en ce sens-là a perdu sa boussole. Les grands idéaux qui nous permettaient de lire l'histoire selon une direction particulière, comme mouvement de progrès et d'émancipation, depuis la révolution industrielle et le triomphe de la science sur la nature jusqu'à l'émancipation de la classe ouvrière,

la victoire du socialisme et l'égalité des femmes, ont perdu leur pouvoir. On ne peut plus parier sur un gagnant. « Il n'existe plus de méthode unique de lire l'histoire. A vrai dire, l'histoire est devenue un récit sans téléologie », une fable sans conclusion⁵³.

Ainsi les deux dernières décennies ont été les témoins d'une évolution intellectuelle vertigineuse. Nous sommes passés d'une époque où l'histoire sociale et l'analyse sociale semblaient occuper une position centrale parmi les historiens et où la force des déterminations sociales semblait axiomatique, à une nouvelle conjoncture. Le chemin conduisant de « l'autonomie relative » et de « la causalité structurale » (c'étaient les avancées des années 1970) au « caractère discursif de toute pratique » (qui est l'axiome poststructuraliste des années 1980) a été rapide et déconcertant. La force persuasive de la logique anti-réductionniste n'a guère pu être contrée, un peu comme un escalator qui n'aurait pas de système pour la descente. Mais si la « société » comme catégorie totalisante est en train de disparaître, est-ce à dire que l'explication sociale en tant que telle a perdu toute efficacité ? Il existe de fait une manière de comprendre Foucault et le poststructuralisme ultérieur qui écrase la distinction entre *social* et *culturel* (ce dernier devenant la description résumée de tout le domaine discursif), si bien que la formation sociale (et donc les bases des interconnexions) se trouve redéfinie de façon agnostique comme agrégat des « pratiques discursives », comme « équivalent de la totalité non unifiée de ces pratiques », ou comme « un nœud complexe, surdéterminé et contradictoire de pratiques discursives⁵⁴ ». En ce cas, si la réalité sociale ne peut s'appréhender qu'à travers le langage (au sens théorique et constitutif aussi bien que dans le sens courant et descriptif que la plupart des chercheurs accepteraient) et si le « social » ne se constitue que par le discours, quelle place peut-il rester pour des déterminations spécifiquement sociales ?

C'est selon moi le point où le débat en est arrivé. Un nombre relativement restreint d'historiens ont pris le train jusqu'au terminus, passant du terrain de la textualité à celui du discours et de la déconstruction pour aboutir à une épistémologie radicale qui « relativise le statut de toute connaissance, associe savoir et pouvoir, et les théorise tous les deux par des opérations de différence⁵⁵ ». Cette position peut être une source de force, en ce que sa démonstration de la non-fixité des significations indique comment les définitions politiques et sociales peuvent être mises en doute et comment les termes du donné sont toujours en jeu, et donc toujours contestables, dans le présent tout autant que par le passé. Mais c'est aussi une faiblesse dans la mesure où la critique de l'épistémologie sous ses formes les plus radicales mine l'idée d'un savoir historique en tant que tel et réduit la tâche de l'historien à ce qui n'est plus ou moins qu'une forme élaborée de critique historiographique, l'histoire n'étant plus la reconstruction documentée de ce qui s'est passé mais la continue remise en cause de la manière dont le passé est abordé ou invoqué. Un groupe beaucoup plus important de spécialistes d'histoire sociale continue de travailler à peu près comme avant. Ils sont généralement au courant de ce qui se passe mais ne s'intéressent pas à la théorie qui sous-tend le tournant linguistique et aimeraient bien, en général, que tout cela disparaisse assez vite. Et puis il y a le groupe de gens dont je suis qui, dans une certaine mesure, font partie du voyage mais, dans une certaine mesure aussi, sont simplement curieux de voir où tout cela va conduire sans être certains du tout de vouloir rester bien longtemps là où on les aura conduits.

Cette position intermédiaire, à mon avis, a de nombreux avantages, le premier étant le pluralisme. Mais elle a aussi ses inconvénients. Elle implique un renoncement à toute prétention à une forme spécifique de savoir historique, et à plus forte raison à la prétention



55. J. Scott, *Gender and the Politics of History*, *op. cit.*, p. 4.

56. Paul Q. Hirst, "Interview with Local Consumption", in *Marxism and Historical Writing*, London, 1985, p. 138 et 54.

57. G. Stedman Jones, "From Historical Sociology", *op. cit.*, p. 296-297.

ambitieuse mais courante que l'histoire soit la reine des disciplines. L'histoire entendue comme la pratique (le plus souvent non critique) de la plupart des historiens tend bien vers une sorte d'épistémologie particulière, qui consiste généralement en une variété d'empirisme, à savoir la croyance en un passé connaissable, dont les structures et les processus peuvent se distinguer des formes de représentation documentaire, des appropriations conceptuelles et politiques et des discours historiographiques qui les construisent. Je considère désormais comme fondamentale la critique épistémologique de cette pratique naïve.

Mais cela ne veut pas dire que l'histoire soit devenue vide de sens ou impraticable. D'une part, rejeter une théorie de la vérité fondée sur une correspondance ne signifie pas que l'histoire devienne totalement arbitraire, que l'historien puisse inventer les documents selon son bon plaisir, ou que des règles de méthode pour établir des preuves perdent leur raison d'être. Ce sont les craintes qu'expriment les adversaires du tournant linguistique. Mais cela signifie, en revanche, que les critères de vérité doivent être pensés tout autrement. La qualité du savoir dépend de la qualité des questions qui le constituent. « La connaissance historique avance en posant, reposant et déplaçant les questions et non en accumulant les faits indépendamment des questions posées. Les faits ne sont pas donnés, ce n'est qu'en fonction d'une question que nous pouvons commencer d'évaluer la valeur des matériaux qui vont fournir les éléments de la réponse.⁵⁶ » Comme le disait Stedman Jones dans son article de 1976, « l'histoire comme n'importe quelle autre "science sociale" est une pure opération intellectuelle qui s'effectue au moment présent et dans la tête » ; et encore, « Le fait que le passé soit en quelque sorte arrivé n'a pas de signification fondamentale puisque le passé n'est en aucun cas synonyme d'histoire. » En fait, le « vrai » passé est hors

d'atteinte. En revanche, l'historien évalue les traces documentaires au moyen des procédures techniques du métier et leur assigne une validité par la construction d'un problème pertinent. En conséquence, la distinction entre « histoire » et « théorie » n'a pas de sens : « La distinction n'est pas entre théorie et non-théorie mais entre la plus ou moins grande pertinence de la théorie que l'on applique⁵⁷. » De plus, le critère de la connaissance historique, sa « vérité », ne tient pas à quelque notion générale de validité épistémologique (« la vérité-en-général ») mais aux critères particuliers de validité et de conformité que l'histoire, tout comme les autres domaines spécifiques, que ce soit la critique biblique ou la mécanique automobile, ont peu à peu mis au point et qui resteront eux-mêmes soumis à des degrés variables de consensus ou de désaccord.

D'un autre côté, tout simplement, on ne peut pas éviter l'histoire. Elle est constamment en jeu dans la compréhension quotidienne comme dans les discours formalisés concernant les échanges sociaux, économiques, culturels et politiques. On l'invoque et on se l'approprie tout naturellement, implicitement ou explicitement, pour argumenter et, pour le faire de façon efficace, il faudra souvent tenir compte des conventions adoptées par la profession historique pour établir les faits. Il ne faut toutefois pas confondre ces conventions avec une position épistémologique viable. L'histoire ne vaut pas comme une archive de l'« expérience réelle » mais comme un lieu de différence, un contexte pour la déconstruction. De fait, elle est toujours objet de conflit (c'est-à-dire invoquée et appropriée dans un débat contradictoire) et, en outre, elle fournit les contextes où peuvent être mises en cause les unités toujours trompeuses du discours social et politique contemporain, la transformation des hégémonies en faits naturels. L'histoire est différente non parce qu'elle révélerait les étapes passées de notre propre histoire ou le domaine inaccessible de l'exotique, mais

parce qu'elle permet de défaire la notion même d'une histoire cohérente et unifiée.

Faire de l'histoire

Bien entendu, on peut dire qu'une telle théorie est belle et bonne, mais que cela ne change pas grand chose. Ou, pire, que cette théorisation sans fin, cette industrie autosuffisante de la critique détourne d'engagements plus concrets avec le passé qui sont, après tout, la justification profane de départements d'histoire spécialisés dans les universités. Des critiques de ce genre sont devenues un coup rhétorique familier, qui a pour but de disqualifier d'avance la théorie en cause plutôt que de l'examiner sérieusement. Mais, sous sa forme innocente, la protestation a en effet quelque chose de raisonnable. Si les postulats antérieurs de l'histoire sociale ne tiennent plus, si les notions anciennes de totalité et de détermination sociales ne peuvent suffire, comment peut-on réaffirmer le projet d'une histoire sociale critique – entendue comme recherche empirique et non comme essai critique ? Il est clair qu'il faut répondre à cette question, même de façon indicative, par des exemples.

Il n'y a pas de solution toute faite à l'énigme, mais l'une des réponses extrêmement fructueuses aux incertitudes actuelles a été d'historiciser la catégorie même de « société ». Il s'agit d'examiner les termes dans lesquels « le social » a commencé à être abstrait comme objet de connaissance et de théorie, cible pour des politiques, lieu de pratiques, de telle sorte que fut peu à peu composé le contexte matériel dans lequel la société pouvait être représentée de façon convaincante comme sujet originaire ultime⁵⁸. « Le social », ici, ne se réfère pas à la catégorie analytique globale de « société » comme pourraient l'entendre de façon a-critique les sciences sociales, mais aux méthodes, techniques et pratiques historiquement situées qui, d'abord, ont permis de construire une telle catégorie.



58. Bien que cette approche soit fortement inspirée de Foucault, elle a aussi des points communs avec la méthode des « mots-clés » de Raymond Williams et avec les travaux de Reinhart Koselleck et la tradition allemande de la *Begriffsgeschichte*. Cf. R. Williams, *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society*, London, éd. 1983 ; Otto Brunner, Werner Conze, Reinhart Koselleck (éds.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, 5 vols., Stuttgart, 1972-1989.

59. Michel Foucault, « Pouvoir et corps », *Quel corps ?*, n° 2, septembre-octobre 1975.

60. M. Foucault, « La politique de la santé au XVIII^e siècle », in M. Foucault et al., *les Machines à guérir (aux origines de l'hôpital moderne)*, Paris, Institut de l'environnement, 1976, p. 18.

Incontestablement, c'est Foucault qui a donné ici l'impulsion initiale. Son concept de société disciplinaire concerne directement ce processus. A un premier niveau, il modifie en profondeur notre conception de la politique, en déplaçant l'analyse du pouvoir des institutions nodales de l'État au sens national et centralisé vers l'émergence de nouvelles stratégies d'individualisation « qui fonctionnent en dehors, en dessous et à côté des appareils d'État, à un niveau plus fin et plus quotidien⁵⁹ ». Mais à un autre niveau, c'est précisément par de telles stratégies d'individualisation que la *société* (« le social » ou le « corps social ») en vint à être reconnue, constituée et élaborée comme le principal objet de la science, de la surveillance, des politiques et du pouvoir. La population (la fertilité, l'âge, la mobilité, la santé), l'économie, la pauvreté, la criminalité, l'éducation, la protection sociale devinrent non seulement les principaux objets de l'activité de l'État, mais aussi le critère de la cohésion et de la solidarité dans l'ordre social qui émerge au XIX^e siècle. Pour le comprendre, il nous faut regarder les nouveaux discours des sciences sociales et de l'administration médicale, leurs technologies et leurs effets, les nouveaux savoirs « à propos de la société, de sa santé, de ses maladies, de sa condition de vie, de son logement et de ses mœurs [qui ont] servi de noyau originaire à l'« économie sociale » et à la sociologie du XIX^e siècle⁶⁰ ». A la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, le répertoire des savoirs producteurs de pouvoirs s'étend encore, avec la psychiatrie et la psychologie, le travail social et l'État providence, les politiques de la jeunesse et du travail, la santé publique, l'hygiène sociale, l'eugénisme, etc. Comme l'a souligné Donzelot, parmi d'autres, la famille devient un objet privilégié de ces interventions et domaines d'expertise. En outre, comme l'ont montré des chercheuses féministes et les ultimes travaux de Foucault lui-même, la sexualité constitue un terrain particulièrement fertile pour voir se construire de tels rapports de pouvoir.

On peut considérer ce déplacement « discursif » – du postulat qu'il existe une « société » objective à l'étude de la formation de la catégorie de « social » – comme paradigmatique pour toute une variété de domaines. Je voudrais ici en considérer brièvement deux en particulier, le processus de formation de la classe ouvrière et le développement des idéaux de citoyenneté au début du XIX^e siècle. Depuis E. P. Thompson, il a été de plus en plus difficile de décrire le processus de formation de la classe ouvrière comme le déploiement logique d'un processus économique et de ses effets nécessaires aux niveaux des organisations, de la conscience et de la culture. Mais on ne peut non plus mener l'analyse comme une simple désagrégation empirique qui permettrait de saisir plus complètement la complexité de la composition de la classe ouvrière et le rythme de son unification. Pour comprendre la classe comme un facteur politique, il nous faut aller plus loin et accepter les difficultés méthodologiques et théoriques insurmontables d'une analyse de la politique ouvrière (l'apparition des mouvements ouvriers et des partis socialistes) comme exprimant des intérêts de classe et une position sociale structurelle situés dans l'économique, et, en fait, accepter la futilité d'atteindre jamais un consensus de l'historiographie sur ce point. En ce sens, la classe comme *postulat* politique et culturel (l'affirmation d'un modèle particulier d'identité sociale) a été aussi essentielle au processus de formation de classe que l'existence d'une classe comme un fait social démontrable (la création de nouvelles positions sociales définies par le rapport aux moyens de production ou par un autre critère matériel). On peut donc avancer que l'*idéologie de classe*, l'affirmation que la classe était la réalité organisatrice des sociétés capitalistes émergentes ainsi que le développement de pratiques et d'organisations spécifiques autour de cette affirmation (comme les syndicats et les partis socialistes), est un meilleur point de départ pour l'étude de la formation de classe que le point de départ

classique de l'économie et de la structure sociale. C'est en effet à ce niveau discursif qu'était définie la classe comme collectivité opératoire, qui devait y être incluse, qui donnait le ton, et qui pouvait parler en son nom. De ce point de vue, l'histoire d'une classe ne peut être séparée de l'histoire d'une catégorie. La classe a émergé comme un ensemble de positions discursives sur le monde social qui visaient à réordonner ce monde dans les termes qu'elles fixaient.

Un tel déplacement nous aide à libérer l'analyse de la téléologie d'une conscience de classe considérée comme inscrite dans les structures des intérêts et de l'expérience collective de classe, autant que du besoin de chercher des explications spécifiques lorsque cette conscience de classe n'est atteinte que de façon imparfaite, ou pas du tout. En fait, ce déplacement transforme la notion même d'« intérêt » en un problème, en un effet discursif d'histoires complexes, et non une base pour l'action qui serait donnée, cohérente et ferait d'emblée l'accord, antérieure du point de vue de la causalité. Plutôt que nous demander quels intérêts ouvriers étaient reflétés dans quelles organisations et formes d'action, nous devons commencer par nous demander comment les conceptions prévalantes des intérêts de la classe ouvrière furent produites, comment des pratiques et institutions particulières ont encouragé ou fait obstacle à des constructions particulières de ces intérêts, et comment en vint à se consolider un ensemble d'images spécifiques de ce qu'était la classe ouvrière. De ce point de vue, l'« intérêt » est beaucoup plus un effet qu'une cause.

Centrer ainsi l'attention sur la construction de la classe comme catégorie structurante et motivante permet de mieux comprendre le caractère partiel et indéterminé de la formation de classe et les processus d'exclusion qui furent à la base du développement de ses solidarités. En explorant le processus de construction toujours incomplet qui définit



61. Robert Gray, "The Deconstruction of the English Working Class", *SH*, n° 11, October 1986, p. 367.

62. S. Alexander, "Women, Class and Sexual Differences", *op. cit.*, p. 137.

63. L'expression a été utilisée par Chantal Mouffe dans une conférence, "Rethinking pluralism", University of Michigan, 21 September 1989.

ainsi la classe comme un phénomène opératoire, nous devons insister moins sur la cohérence des langages de classe que sur leurs lignes de fracture et de différenciation. Comme l'observe Robbie Gray réfléchissant sur l'apport de Stedman Jones, ce langage est « fait d'incohérences et de silences, autant que du flot lisse des discours publics qui se veulent autorisés », et il doit être lu aussi bien par les exclusions qu'il prononce que par ses appels à l'unité⁶¹. La plus importante et constante de ces exclusions, organisée en fonction du genre, concerne les femmes. L'identité positive de la classe ouvrière telle qu'elle s'est élaborée pendant le XIX^e siècle – l'idéal de l'ouvrier qualifié mâle de l'industrie – reposait sur des présupposés puissamment dichotomiques sur ce que signifiait être un homme ou une femme. Ces présupposés étaient ordonnés autour d'un dualisme généralisé qui plaçait les hommes du côté du travail et de la sphère publique de la politique et les femmes du côté du foyer et de la sphère privée de la vie domestique, les uns en un lieu de contrôle et de rationalité, les autres en un lieu d'affectivité et de subordination. Inscrites dans le langage de classe, il y avait des notions précises de masculinité et de féminité qui limitaient « l'accès des femmes au savoir, à la qualification et au statut de sujet politique indépendant⁶² ». Par conséquent l'importance du genre, de la sexualité et de la famille ne peut être mise entre parenthèses lorsqu'on rend compte des aspects politiques de la formation de la classe ouvrière. Au contraire, la construction sociale de la différence des sexes, en séparant la sphère privée de la famille du monde du travail et de la classe, en sexuait la formation de classe, a eu en fait un puissant impact sur la façon dont l'identité ouvrière en vint à être comprise. De plus, cette façon de fixer l'identité de classe présupposait, et en fait exigeait, d'écarter d'autres possibilités, de réduire au silence d'autres significations qui menaçaient d'en outrepasser les termes. Il me semble de la plus grande importance de dévoiler de telles

structures et leur mode opératoire et de transformer en problème les significations postulées de la classe. En d'autres termes, il est vital de bouleverser l'unité de signification.

En fait, nous avons besoin d'une conception opposée de l'identité, qui insiste sur son absence de fixité et la considère comme une mise en ordre instable de possibilités multiples dont l'unité provisoire est gérée par le langage et n'est jamais constituée que par des facteurs de différenciation incomplètement ordonnés. Si l'objectif est de comprendre de quelles façons des processus et des structures d'exclusion ont organisé les constructions historiques de classe, alors, dépasser ces exclusions signifie reconnaître la multiplicité et l'indétermination des identités. La façon dont nous nous considérons comme le support d'une action et la façon dont on s'adresse à nous dans la vie publique ne sont pas fixes. Nous nous regardons de façons diverses, comme citoyens, comme travailleurs, comme parents, comme consommateurs, comme adeptes de sports ou de passe-temps, comme croyants, etc. Ces façons de se reconnaître sont marquées par des rapports de pouvoir de diverses sortes, et elles sont fortement sexuées par des présupposés nous définissant comme femmes ou hommes. A un certain niveau, c'est là une observation banale. Mais ce qui est important, c'est que la politique est habituellement conduite *comme* si l'identité était fixe. Le problème devient alors de savoir sur quelles bases, en différents lieux et époques, la non-fixité de l'identité se trouve temporairement fixée de sorte qu'elle permette aux individus et aux groupes de se comporter comme une espèce particulière d'acteurs, politiques ou autres. En fait, la politique consiste en un effort pour « domestiquer le caractère infini » des identités⁶³. C'est une tentative pour hégémoniser l'identité, l'ordonner dans des engagements forts sur des objectifs. Si l'identité est dé-centrée, la politique est une *tentative pour créer un centre*.

Pour revenir à la question de la formation de la classe ouvrière, la force de la tradition socialiste entre la fin du XIX^e siècle et les années 1930 (période qui atteint aujourd'hui son dénouement tardif) fut sa capacité à accrocher les identités populaires à une conception puissante de la classe ouvrière – c'est-à-dire de construire l'acteur politique populaire autour du discours de classe entendu en son sens classique, sexué, qualifié, national, industriel. En fait, en tous lieux et en tous temps, de tels partis furent sociologiquement plus complexes, qu'il s'agisse de leurs adhérents, de leurs électeurs ou de ceux qu'ils influençaient. Ils mobilisaient de façon très inégale les ouvriers, même définis de façon restrictive, et ils rassemblaient toujours autour de leur noyau dur des segments plus larges des couches populaires. Ces autres bases étaient parfois ouvrières au sens sociologique strict (par exemple les femmes, les non-qualifiés, les minorités nationales, etc.), parfois ne l'étaient pas du tout (comme les intellectuels dissidents, certains secteurs des professions libérales, des employés et autres cols-blancs, des boutiquiers et autres petits entrepreneurs dans les quartiers ouvriers, etc.). De plus, les partis socialistes agissaient toujours de façon non « classiste », en utilisant la rhétorique publique de la citoyenneté démocratique, de la justice sociale et de l'égalitarisme autant que le langage du socialisme comme tel. Mais, en terme de programme, il est clair que leur pratique était centrée autour de la notion de classe. Et concentrer l'identité de cette façon a un coût, implique une réduction à la classe, des exclusions et des manques d'attention. L'orientation positive vers la classe ouvrière présupposait une orientation négative envers d'autres – et pas seulement envers les autres classes, mais aussi envers d'autres sortes de travailleurs (par exemple les non-organisés, les frustrés et non respectables, les criminels, les frivoles, les dévots, ceux qui étaient différents ethniquement et, bien sûr, les femmes) et envers d'autres éléments de la subjectivité, en fait tous les aspects

de l'identité qui ne pouvaient être soumis à la discipline d'une notion de la classe extrêmement centrée : l'acteur politique. De plus, le fait de négliger cet espace – celui que définissaient ces « autres » identités – fournit un terrain favorable à d'autres efforts de construction venant de l'État, des concurrents politiques, des Églises, des loisirs commercialisés, etc.

Ainsi l'« unité » de la classe ouvrière, bien que postulée par l'analyse de la production et de ses rapports sociaux, est un objet de construction jamais atteint, un acteur fictif, un effet contingent de l'action politique. On peut déconstruire de la même façon la notion de citoyenneté, en particulier si nous la ramenons à l'idéal du sujet individuel agissant rationnellement que l'on associe habituellement à la tradition des Lumières. C'est devenu une banalité de la critique féministe d'affirmer que la pensée politique moderne est hautement sexuée dans ses structures de base, notamment dans le contexte de la fin du XVIII^e siècle, lorsque furent composés pour la première fois les éléments clés du discours libéral et démocratique. En d'autres termes, le moment constitutif de la conception moderne du politique repose sur des présupposés nouveaux ou nouvellement arrangés sur l'homme et la femme. Ceci n'était pas seulement apparent dans les constitutions, les législations et les mobilisations politiques mais ordonnait aussi le discours philosophique autour des universaux de raison, de loi et de nature, en les fondant sur un système idéologiquement construit de différences de genre. La catégorie nouvelle de l'« homme public » et de sa « vertu » fut élaborée à travers une série d'oppositions avec la « féminité » qui à la fois reprenaient des notions anciennes de la sphère domestique et de la place des femmes, et les rationalisait en un ensemble de propositions formalisées concernant la « nature » de la femme. Au niveau le plus fondamental, des constructions spécifiques de l'« être-femme » (*womanness*)

définissaient ce qu'était un « homme », de sorte que l'identification *naturelle* de la sexualité et du désir avec le féminin permettait la construction *sociale* et *politique* de la masculinité. En ce sens, la politique moderne, entre autres choses, fut constituée comme un rapport de genre. Dans les circonstances particulièrement intenses de la Révolution française, il fallait réduire les femmes au silence pour accorder tous les pouvoirs à la parole masculine, au langage de la raison. L'identité sexuelle, en même temps que d'autres (la classe, la race, les origines ethniques, la religion, l'âge, etc.), furent les puissantes exclusions par lesquelles le sujet politique moderne fut formé et, en fait, permirent à cette idée de subjectivité rationnelle d'apparaître.

Inutile de développer plus. J'ai voulu suggérer comment des formations discursives particulières – dont l'émergence et l'élaboration peuvent être situées historiquement avec précision – sont centrales pour l'histoire sociale. Elles constituaient en effet les catégories de base de la compréhension commune, et donc l'environnement social, culturel et politique dans lequel les gens agissaient et pensaient, plutôt qu'elles n'étaient fondées sur l'« expérience » ou dérivait simplement d'une cause sociale. Le discours du XIX^e siècle sur la citoyenneté ainsi que les conceptions, liées à celui-ci, de l'identité collective de classe, étaient des formations de ce type, puissantes et complexes, qui ordonnaient en détail le monde politique et social et structuraient ce qui pouvait ou ne pouvait pas être pensé.

Le genre fut crucial non seulement pour modeler et délimiter l'identité de classe, mais aussi pour l'attribution et la délimitation des capacités politiques. En mettant en lumière l'exclusion des femmes, la théorie féministe récente est en train de changer radicalement les termes de toute l'histoire. Elle ne nous permet pas simplement d'en récupérer un aspect jusqu'ici négligé, mais fournit des vues nouvelles qui reconstruisent fondamentalement notre

conception d'ensemble. Il y a maintenant de riches démonstrations dans de nombreux domaines qui tendent vers ce résultat. Ainsi, Elenor Davidoff et Catherine Hall ont montré comment la société et la politique bourgeoises classiques, de la même façon que les réalités ouvrières, ont été produites par des processus de formation de classe marqués par le genre. Elles soulignent l'importance constitutive de celui-ci dans l'ordonnement du monde social de la classe moyenne, par des modèles particuliers de famille et de vie domestique et des styles particuliers de consommation. Elles soulignent aussi les interactions entre cette sphère privée et la sphère publique de la vie associative et de la politique, celles-ci reflétant et reproduisant les distinctions sexuées d'identité de classe engendrées par la différenciation entre le foyer et le travail. La remarquable activité associative du début du XIX^e siècle délimitait de façon stricte les rôles des hommes et des femmes par un répertoire mobile d'idéologies et de pratiques qui assignait inmanquablement les femmes à la sphère privée, leur laissant « au mieux un rôle de soutien dans le monde politique en expansion rapide de leurs pères, maris et frères⁶⁴ ». De plus, cette séparation des sphères, qui n'excluait nullement l'interconnection entre affaires professionnelles et domestiques mais était articulée finement avec celle-ci, et qui engendrait une conception particulière du public et du privé pour la bourgeoisie émergente du XIX^e siècle, était reproduite dans la situation de la classe ouvrière, comme l'ont amplement montré les travaux sur le chartisme, sur les mouvements socialistes du XIX^e siècle et sur l'histoire sociale de la classe ouvrière⁶⁵.



64. S. Hall, "Private Persons versus Public Someones", *op. cit.*, p. 11.

65. Par exemple les travaux cités en encadré p. 173 sur les rapports de sexe et le travail.

66. Bryan D. Palmer, *Descent into Discourse. The Reification of Language and the Writing of Social History*, Philadelphia, 1990, p. 188 et 199.

Conclusion

J'ai essayé dans cet article de parcourir les vingt dernières années, non pas pour faire un inventaire détaillé des recherches, mais pour indiquer quelle est leur direction actuelle. Tandis que les années 1970 étaient encore caractérisées par le sentiment d'une marche en avant, soutenue par le pouvoir illimité de l'explication par les facteurs sociaux, les années 1980 ont plutôt connu une ambiance d'incertitude et d'instabilité. Comme je l'ai suggéré, ceci est pour une part une affaire de génération, car une partie de la cohorte de l'histoire sociale des années 1960 s'est éloignée du consensus matérialiste antérieur (comme nous pouvons le nommer de façon minimale) pour s'engager dans la logique anti-réductionniste de la théorie structuraliste et poststructuraliste, laissant une autre partie, probablement majoritaire, dans un grand désarroi – certains réaffirmant de façon dogmatique les anciennes positions (que j'ai appelées « matérialisme classique »), d'autres optant pour une histoire culturelle plus éclectique inspirée par l'anthropologie, et les plus nombreux continuant une pratique de l'histoire sociale qu'ils avaient durement conquise dans les années 1970.

Au risque de simplifier à l'excès, je verrais deux contributions principales au tournant linguistique dans l'histoire sociale de langue anglaise. L'une est le vaste corpus du marxisme/postmarxisme post-Althusserien britannique, qui comprend un féminisme distinct, mais convergent. L'autre est l'impact remarquable aux États-Unis de la théorie littéraire déconstructionniste, qui passe de plus en plus par une discussion spécifiquement féministe. Actuellement, la pression radicalement novatrice de la théorie féministe me paraît d'une importance primordiale. Quoi qu'il en soit, l'histoire sociale amorphe et expansive des années 1970 a cessé d'exister. Elle a perdu sa cohérence comme projet intellectuel et son

prestige comme lieu naturel des esprits les plus novateurs de la profession, en particulier dans les nouvelles générations. La « nouvelle histoire culturelle » ou les études culturelles sont en train de prendre sa place.

Je ne considère pas cela comme une crise ou un objet de regret. Ceux qui pensent ainsi, pourtant, ne manquent pas. Un exemple récent en est Bryan Palmer qui, tout au long d'un livre, dénonce le tournant linguistique comme « sans aucun doute une manœuvre de l'adversaire » dirigée contre le matérialisme historique et l'histoire sociale. Il s'agirait d'une « descente hédoniste vers une pluralité de discours qui décentrent le monde en un déni chaotique de toute structure de pouvoir tangible et de toute signification globale », d'une « réduction de l'analyse et de la théorie à des calembours et jeux de mots à prétention scolastique⁶⁶ ». Le livre de Palmer est vraiment bizarre, oscillant entre des exégèses qui sympathisent avec les contributions poststructuralistes et de brutales condamnations de celles-ci. Contre cette sorte de police intellectuelle qui rappelle malheureusement les pires excès d'E. P. Thompson dans *The Poverty of Theory* et du débat qui l'a entouré, nous devons insister sur le besoin de pluralisme. C'est sur cette note que je préfère terminer. Que nous décidions individuellement de prendre le tournant linguistique ou non, il restera dans la profession une diversité des manières de faire de l'histoire. Comme, en pratique, il n'y a aucune manière de conclure ces débats, sinon chasser du terrain ses contradicteurs et brûler leurs livres, le mieux que nous puissions demander est l'ouverture et le sérieux intellectuel dans les échanges. La compréhension progresse par le conflit et la clarification polémique des différences. Mais finalement, ce qui doit demeurer, ce sont les différences.

Traduction de Michel Charlot